

Le pain dur.

HOFSTRA
COLLEGE
LIBRARY



DISCARD

PAUL CLAUDEL

de l'Académie Française

LE PAIN DUR

drame en trois actes

nrf

GALLIMARD



LE PAIN DUR

ŒUVRES DE PAUL CLAUDEL

nrf

Poèmes.

ODE JUBILAIRE POUR LE
600^e ANNIVERSAIRE DE LA
MORT DE DANTE, avec un
portrait de l'auteur en litho-
graphie par Raoul Dufy
(épuisé).

CORONA BENIGNITATIS ANNI
DEI.

CINQ GRANDES ODES.

DEUX POÈMES D'ÉTÉ (épuisé).

LA MESSE LA-BAS.

POÈMES DE GUERRE.

FEUILLES DE SAINTS.

LA CANTATE A TROIS VOIX, *sui-
vie de* SOUS LE REMPART
D'ATHÈNES et de traductions
diverses (Coventry Patmore,
Francis Thompson, Th. Lo-
well Beddoes).

CENT PHRASES POUR ÉVENTAILS.

POÈMES ET PAROLES DURANT
LA GUERRE DE TRENTÉ ANS.

Théâtre.

L'ANNONCE FAITE A MARIE,
mystère en 4 actes et un pro-
logue.

L'OTAGE, drame en 3 actes.

LA JEUNE FILLE VIOLAINE (pre-
mière version inédite de 1892).

LE PAIN DUR, drame en 3 actes.

L'OURS ET LA LUNE, farce pour
un théâtre de marionnettes.

LE PÈRE HUMILIÉ, drame en
4 actes.

LES CHOÉPHORES, traduit du
grec.

LES EUMÉNIDES, traduit du
grec.

DEUX FARCES LYRIQUES : PRO-
TÉE. — L'OURS ET LA LUNE.

LE SOULIER DE SATIN OU LE
PIRE N'EST PAS TOUJOURS SUR.

LE LIVRE DE CHRISTOPHE CO-
LOMB, *suivi de* L'HOMME ET
SON DÉSIR.

LA SAGESSE OU LA PARABOLE
DU FESTIN.

JEANNE D'ARC AU BUCHER.

L'HISTOIRE DE TOBIE ET DE
SARA.

L'ANNONCE FAITE A MARIE,
(édition définitive pour la
scène).

PARTAGE DE MIDI, drame.

PARTAGE DE MIDI, nouvelle
version pour la scène.

THÉÂTRE (2 vol. reliés, Biblio-
thèque de la Pléiade).

Prose.

UN COUP D'ŒIL SUR L'ÂME
JAPONAISE, avec un portrait
par Foujita (épuisé).

POSITIONS ET PROPOSITIONS,
I et II.

L'OISEAU NOIR DANS LE SOLEIL
LEVANT.

CONVERSATIONS DANS LE LOIR-
ET-CHER.

INTRODUCTION A LA PEINTURE
HOLLANDAISE.

FIGURES ET PARABOLES.

LES AVENTURES DE SOPHIE.

UN POÈTE REGARDE LA CROIX.

L'ÉPÉE ET LE MIROIR.

ÉCOUTE, MA FILLE.

TOI, QUI ES-TU ?

SEIGNEUR, APPRENEZ-NOUS A
PRIER.

L'ŒIL ÉCOUTE.

DISCOURS ET REMERCIEMENTS.

EMMAUS.

LA PERLE NOIRE (*textes re-
cueillis et présentés par*
A. Blanchet).

MORCEAUX CHOISIS.

PAGES DE PROSE.

PAUL CLAUDEL et ANDRÉ GIDE

CORRESPONDANCE (1899-1926).

PAUL CLAUDEL

de l'Académie Française

LE PAIN DUR

drame en trois actes

nrf

GALLIMARD

Cinquante-sixième édition

PQ 2605

.L2 P3

1928

copy 1

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays y compris la Russie.

Copyright by Librairie Gallimard, 1928.

HOFSTRA UNIVERSITY
LIBRARY

NOTE

Dans ce drame, qui a, comme partie de son sujet la Rupture des barrières et la Rencontre des Races, des Juifs ne pouvaient pas ne pas figurer. C'est à eux peut-être que ce congé de leur antique assujettissement rituel et juridique, leur relèvement de leur poste de témoins, posait la question la plus grave. Si Ali et sa fille paraissent au lecteur antipathiques, — pas plus que mes autres personnages, — je ne veux pas qu'on voie là de ma part l'indice d'aucun jugement général et sommaire. Ce sont là des figures commandées par le drame, rien de plus, et dont je n'ai été que le premier spectateur. Le fait juif est trop important au regard de Dieu, pour qu'il soit possible d'en traiter de cette manière épisodique.

J'ajoute que c'est parmi les Juifs que j'ai rencontré quelques-uns de mes meilleurs amis. Je ne voudrais faire de peine à aucun d'eux, à aucun de ces vrais Israélites dont les fils et les frères ont versé leur sang pour la France et leur demande de ne pas juger de mes intentions hâtivement.

P. C.

*Et dixi : Non pascam vos : quod
moritur, moriatur ; et quod succiditur,
succidatur : et reliqui devorent unusquis-
que carnem proximi sui.*

Zach. proph., xi, 9.

*Insipientes, incompositos, sine affec-
tione, absque fœdere, sine misericordiâ.*

Rom., i, 31.

PERSONNAGES

TURELURE
SICHEL
LUMIR
LOUIS
ALI HABENICHTS

Le Pain dur a été créé au Théâtre de l'Atelier où il a été représenté pour la première fois à Paris, le samedi 12 mars 1949 sous la direction d'André Barsacq et avec la distribution suivante par ordre d'entrée en scène :

TURELURE	Pierre Renoir.
SICHEL	Germaine Montero.
LUMIR	Jany Holt.
LOUIS	Jean Servais.
ALI HABENICHTS	Paul Oettly.
MORTDEFROID	P.-J. Moncorbier.

Mise en scène, décors et costumes d'André Barsacq.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

L'ancienne bibliothèque du monastère cistercien de Coûfontaine, telle qu'elle est décrite à l'acte I de « L'OTAGE ». Tous les livres ont été enlevés des rayons et on en voit des piles çà et là sur le plancher. Désordre et poussière ; aux fenêtres, par places, carreaux remplacés par du papier. Le grand crucifix de bronze a été descendu, on le voit appuyé contre le mur. A sa place et au-dessus, le portrait du roi Louis-Philippe, en uniforme de la garde nationale, grosses épaulettes et pantalon de casimir blanc — Au dehors, Novembre.

Au lever du rideau, Sichel et Lumîr¹ assises. Lumîr en habit d'homme, grande redingote à brandebourgs. On entend Turelure qui pérore dans la pièce voisine.

Voix de Turelure

... la Monarchie constitutionnelle ; tradi-

1. Prononcez Loum yir.

LE PAIN DUR.

tionnelle par son principe, moderne par ses institutions !

(*Applaudissements*).

SICHEL

C'est moi qui ai trouvé cette phrase, ça a toujours du succès ! Il place ça partout.

Voix de Turelure

Te te te te te... le développement des ressources nationales qui marche de pair avec le progrès des lumières et d'une sage liberté ! Et ceci me ramène, Messieurs, à l'événement qui fait l'objet de notre réunion. Aujourd'hui la voie ferrée touche Coûfontaine ! Demain, par la vallée de la Marne au delà des Vosges, elle atteint le Rhin, elle rejoint l'Orient ! Notre main au delà des frontières va saisir celle que nous tend l'Allemagne fraternelle. Ah, pardonnez son émotion à un vieux militaire ! Ce que notre jeunesse a rêvé, ce que n'ont pu faire nos armes et le génie d'un grand homme, la science le réalise ! D'un pays à l'autre se fait en paix l'échange des produits, des idées et des plus nobles sentiments. Et pour nos campagnes mêmes, quel avenir ! Notre agriculture trouve des débouchés faciles, tout entre en exploitation, les villes encom-

ACTE PREMIER

brées se dépeuplent au profit des champs et leur envoient de joyeux bataillons de travailleurs ! Plus de chômage, plus de bras inoccupés ! L'industrie allume de toutes parts ses foyers, partout s'élèvent les cheminées des sucreries ! Et moi aussi, Messieurs, moi-même, oui, je veux donner l'exemple. Cette terre, cette maison, ce bien héréditaire de notre antique famille, je veux les consacrer au développement de nos forces économiques. Ce monastère va devenir une papeterie. Là où jadis de bien intentionnés ecclésiastiques, dont les plus vieux d'entre vous se souviennent sans doute avec attendrissement, élevaient en l'honneur de la Divinité une voix respectable, mais inutile, va retentir le bruit joyeux des machines et des trémies. Le travail n'est-il pas la meilleure des prières, celle qui est la plus agréable au Créateur ? Oui. Mais à qui devons-nous ces bienfaits ? à qui, Messieurs ? ne l'oublions pas : au Souverain réparateur, qui, sauvant la France de vaines agitations de la démagogie, est venu définitivement implanter sur notre sol la Monarchie Constitutionnelle, traditionnelle par son principe, moderne par ses institutions !

(Silence. Puis faibles applaudissements).

LE PAIN DUR

SICHEL

Il oublie qu'il l'a déjà dit.

Voix de Turelure

Messieurs, je lève mon verre en l'honneur de Sa Majesté Louis-Philippe Premier, Roi des Français ! Vive le Roi et son auguste famille !

(Applaudissements, brouhaha).

SICHEL

Vous me direz que cela ne vous rend pas vos dix mille francs.

LUMIR

Patience, je les aurai.

SICHEL

Vous croyez que dix mille francs, ça ressort comme ça tout seul ?

LUMIR

Monsieur le Comte est riche.

SICHEL

Pas tant que vous le pensez. Son désordre égale son avarice.

ACTE PREMIER

Qui ne le cède qu'à son improbité. Ah, c'est un grand seigneur !

Et vous croyez que parce qu'on est riche, on a de l'argent comme ça à donner ? Votre simplicité m'étonne.

Plus l'argent travaille, plus il est difficile de le déranger. Tout est retenu d'avance.

Et ce n'est pas au moment qu'il va construire cette papeterie qu'il peut se passer de monnaie.

LUMIR

Je sais qu'il a touché de l'argent de votre père.

SICHEL

Oui, vous savez cela ? C'est vrai, il a touché vingt mille francs.

LUMIR

Pour la propriété de l'Arbre-Dormant.

SICHEL

L'antique manoir des Coûfontaine !

Un joli marché que fait mon père ! Quelques pans de murs en ruine et des champs de sable ! plus, un moulin.

LE PAIN DUR

LUMIR

Mais c'est là que l'embranchement de Rheims va s'accrocher.

SICHEL

Vous êtes bien renseignée.

LUMIR

J'aurai donc ces vingt mille francs.

SICHEL

C'est vingt mille francs maintenant qu'il vous faut ?

LUMIR

Dix mille francs que j'ai prêtés
Et dix mille francs qui sont nécessaires à
Louis pour l'échéance.

SICHEL

Cela peut le tirer d'affaire ?

LUMIR

Et lui permettre d'attendre la moisson
qui sera belle, — il a plu, —

Et ses rentrées pour fournitures au Corps
d'occupation.

ACTE PREMIER

SICHEL

C'est sérieux ? Louis a fait quelque chose là-bas ?

LUMIR

Trois cents hectares aux portes d'Alger
conquis sur les marais de la Mitidja !

Qui commenceront à rendre.

Notre père ne va pas laisser tout cela aller
aux Juifs pour dix mille francs.

SICHEL

Vous dites : notre père ?

LUMIR

Louis m'épouse, vous le savez.

SICHEL

Je le sais, il me l'a écrit.

LUMIR

Il vous écrit ?

SICHEL

Pauvre garçon ! J'ai de la sympathie pour
lui, il le sait.

Je lui rends les services que je puis.

LE PAIN DUR

LUMIR

Vous lui devez bien cela.

SICHEL

Comment est-ce que je lui dois bien cela ?

LUMIR

Toute sa fortune a passé aux mains de votre père.

SICHEL

Est-ce de ma faute ou celle de mon père,
Si M. le Capitaine Louis-Napoléon Ture-
lure-Coûfontaine

S'est mis en tête de conquérir les marais
de la Mitidja (trois cents hectares aux portes
d'Alger) ?

Je dis qu'il doit de la reconnaissance au
vieux Habenichts.

Et d'ailleurs, l'argent n'est pas sorti de
la famille.

LUMIR

Je le sais.

SICHEL

Votre père, comme vous dites, n'est nul-
lement étranger aux petites opérations du
mien.

ACTE PREMIER

LUMIR

C'est pourquoi je dois avoir mes dix mille francs.

SICHEL

Vous comptez pour cela sur mon aide ?

LUMIR

Madame, je me permets de la solliciter.

SICHEL

Je ne suis pas Madame.

LUMIR

Sichel...

SICHEL

Je ne suis pas Sichel ! C'est le vieux qui m'appelle ainsi. Il ne se souvient d'aucun nom,

Moitié insolence, moitié imbécillité, et nous rebaptise tous,

Si je peux dire.

C'est ainsi que de mon père il a fait Ali Habenichts, — ça lui donne la juste pointe d'Orient et de Galicie, dit-il, —

Et de moi, qui suis Rachel, Sichel, qui est en allemand

LE PAIN DUR

Faucille dans le ciel clair du mois nouveau.
Bon. Cela va bien comme ça.

LUMIR

Je sais que vous pouvez tout ici.

SICHEL

Je suis la maîtresse, n'est-ce pas ?

LUMIR

Si je ne le croyais pas, pourquoi serais-je
ici ?

SICHEL

Vertueusement accompagnée de notre
vieille tante de Grodno, l'ineffable Madame
Kokloschkine.

Vous êtes gentille dans ces habits
d'homme.

LUMIR

C'est plus commode pour le voyage.

SICHEL

C'est bien de me traiter ainsi en amie.

Vous êtes jeune, mais raisonnable. Vous
ne ferez qu'un mariage raisonnable.

ACTE PREMIER

Je ne vous aurais pas crue si attachée à l'argent.

LUMIR

Cet argent n'est pas à moi.

SICHEL

Je vois. C'est une pauvre petite caisse révolutionnaire.

C'est avec ça qu'on va refaire la Pologne et racheter au musée de Dresde le sabre de Sobieski.

LUMIR

Non point cette Pologne, Mademoiselle Habenichts, une autre.

SICHEL

Quelle ?

LUMIR, *baissant les yeux.*

Une nouvelle Pologne.

SICHEL

Où cela ?

LUMIR

Au delà d'ici. De ceux-là faite qui sont morts pour elle.

LE PAIN DUR

SICHEL

Sans espérance.

LUMIR

Morts sans aucune espérance.

(Silence).

SICHEL

Pour vous, vous vivrez en contentement dans cette belle propriété, au soleil d'Algérie.

LUMIR

Tout d'abord, je dois reporter cet argent là-bas.

SICHEL

Et il est tellement sûr que vous reviendrez ?

LUMIR, *la regardant.*

Peut-être.

(Silence).

SICHEL, *pensive, les yeux baissés.*

Vous avez encore une patrie sur terre. Vous avez une place qui de droit est à vous,

ACTE PREMIER

pas à d'autres. On ne vous a pas extirpés.

Mais nous, Juifs, il n'y a pas un petit bout de terre aussi large qu'une pièce d'or,

Sur laquelle nous puissions mettre le pied et dire : c'est à nous, c'est nous, c'est chez nous, cela a été fait pour nous. Dieu seul est à nous.

Quelle singulière histoire ! La prise de Jérusalem (bon Dieu ! qui est-ce qui s'occupe de Jérusalem !)

Et à cause de cela, il n'y a pas un homme vivant, si je sors de ceux de ma race,

Qui me tende la main et me dise de son gré : « Viens. Sois à moi. Tu es ma femme. »

Nous sommes refusés par toute l'humanité, et c'est de ce refus que nous sommes faits.

Et je sais, oui, il y a cette autre histoire, celui-ci...

(Elle désigne le crucifix sans le regarder).

Eh bien, ce n'est pas la seule erreur judiciaire qu'on ait commise.

Et était-ce une erreur ? Est-ce qu'on pouvait souffrir qu'il se dise Dieu ? C'est un blasphème, dit mon père.

Et c'est de plus un mensonge, car il n'y a pas de Dieu.

LE PAIN DUR

LUMIR

Son sang est retombé sur le vôtre. Le sang !

C'est une grande chose que le sang. Vous devriez causer là-dessus avec ma tante, elle en sait long.

A ce moment, ç'a été pour vous comme une nouvelle naissance, dit-elle, une conception par-dessus l'autre, un deuxième péché originel, l'inverse de la bénédiction d'Abraham.

SICHEL

C'est de la mysticité à la manière de Grodno ! Que parlez-vous de sang ?

Nous étions là avant vous et nous sommes les premiers-nés.

Qui êtes-vous à côté de nous ? Quand vous pouvez remonter à dix générations, issus de sangs plus entrecroisés que les chiens,

Vous vous dites gentilshommes ! Mais nous seuls sommes purs, en droite ligne depuis la création du monde !

C'est à nous que vous devez tout et vous nous excluez.

LUMIR

Je ne demande pas à sortir de ma race.

ACTE PREMIER

SICHEL

Et moi, je demande à sortir de la mienne, à m'arracher de ce ghetto où l'on nous tient étouffés !

Mes pères ont cru en Dieu et ils ont espéré dans le Messie.

C'est leur rôle depuis la création du monde et ils n'ont pas changé, à part, debout sous l'arbre à sept branches, dans une foi et dans une espérance enragées !

Mais moi, je ne crois pas en Dieu, et je n'espère qu'en moi-même, et je sais qu'il n'y a qu'une vie,

Je suis une femme, et je veux avoir ma place avec le reste de l'humanité, et pour cela je suis prête à tout faire et à tout donner, et à tout trahir ! Il n'est que temps !

Pensez-vous que votre Pologne m'intéresse ? Réjouissez-vous qu'il y ait une frontière de moins.

Il n'y a pas de Pologne, il n'y a pas de judaïsme, il n'y a que des hommes et des femmes vivants, pas de Dieu et le même droit pour tous !

Dieu n'est pas, il n'y a pas de Messie à attendre, on nous a trompés et notre espérance a été vaine.

LE PAIN DUR

C'est pourquoi les choses qui existent sont importantes et je n'en serai pas exclue.

LUMIR

Personne ne vous dispute votre Pair de France.

SICHEL

Pourquoi donc êtes-vous ici ?

LUMIR

Il ne dépend que de vous que je parte.

SICHEL

Non. Monsieur le Comte est à cet âge où l'on veut être aimé pour soi-même.

Et vous obtiendrez tout de lui, car il aime les femmes, ah ! c'est un vrai Français !

Excepté de l'argent.

Fi ! ne lui parlez point d'argent, c'est bas !

LUMIR

Sichel, si j'obtiens cet argent qui m'est dû,

Je ne retourne pas à Alger.

— Vous voyez, je vous ai comprise.

SICHEL

Je ne sais ce que vous dites.

ACTE PREMIER

LUMIR

C'est vous qui me poussez !
Je dis que j'obtiendrai cet argent
Par tous moyens. Je l'aurai.

Et qu'il est dangereux pour vous que je
reste.

SICHEL

Que pensez-vous faire ?

LUMIR

Croyez-vous que je ne connaisse pas le
cœur d'un père comme Monsieur le Comte ?
Je suis la fiancée de son fils.

SICHEL

Et certes, je vois que vous l'aimez !

LUMIR

L'honneur et le devoir avant tout.

SICHEL

C'est l'honneur et le devoir qui vous
poussent à capter un vieillard imbécile ?

LUMIR

Oui.

LE PAIN DUR

SICHEL

Et à trahir celui qui vous aime ?

LUMIR

Montrez-moi les lettres que le capitaine vous a écrites.

SICHEL

Je pense qu'il vous aime sincèrement.

LUMIR

Je l'aime aussi.

SICHEL

Pas autant que ces dix mille francs à récupérer.

LUMIR

Je les lui ai donnés.

SICHEL

Prêtés.

LUMIR

Je lui ai donné ma vie.

SICHEL

Prêtée à de gros intérêts.

ACTE PREMIER

LUMIR

Nous avons fait assez. Je n'ai pas le droit d'être plus généreuse envers ce Français.

C'est mon frère qui lui a sauvé la vie, le rapportant tout sanglant de la brèche de Constantine.

Et c'est moi ensuite qui l'ai soigné.

C'est mon frère et moi qui l'aidions pendant qu'il commençait ses défrichements, et je tenais sa maison.

Maintenant mon frère est mort et d'autres devoirs m'appellent.

SICHEL

Je ne vous trouve point si belle.

LUMIR

Assez pour me faire épouser.

SICHEL

Quels yeux ! Quand vous les tenez baissés, tout est si fermé qu'on dirait que vous n'êtes plus là.

Et le plus souvent ils sont fixes et tranquilles comme ceux d'un enfant, si sérieux que Monsieur le Comte lui-même en est décontenancé.

Mais quand ils noircissent et se chargent

LE PAIN DUR

de furie et qu'on voit l'âme là dedans qui brûle...

Ce sont de ces yeux-là sans doute qu'il est épris.

LUMIR

Vous vous trompez. Ce ne sont pas mes yeux qu'il aime.

(Long silence).

SICHEL

Lumîr, le Comte est vieux et je trouve qu'il a assez vécu.

LUMIR

Plût au ciel que son sort et cet injuste argent fussent entre mes mains !

SICHEL

Ou entre les miennes, ainsi soit-il ! Mais je pense que ce n'est pas aux morts d'enterrer éternellement ceux qui vivent.

LUMIR

Il est là et nous n'y pouvons rien.

SICHEL

Plus que vous ne pensez.

ACTE PREMIER

LUMIR

Me conseillez-vous un crime ?

SICHEL

Je n'appelle pas cela un crime. Quand un homme nous refuse ce qu'il nous doit,

Il dénonce tous nos traités avec lui, nous sommes en état de guerre.

Chacun n'a plus qu'à se servir des armes qu'il peut, à ses risques et périls.

Et le Comte une belle nuit recevrait une balle dans la tête, qui s'en étonnerait ? Il est terrible avec les braconniers et tous ses domestiques le haïssent.

LUMIR, *avec un doux sourire.*

Exécutez-le donc vous-même.

SICHEL

Tout le monde le peut, pas moi.

Et d'ailleurs je suis une femme.

LUMIR

Je ne peux pas non plus.

SICHEL

C'est vrai.

Il y a d'autres moyens. Je le connais, voici

LE PAIN DUR

deux ans que je n'ai pas autre chose à faire qu'é de le regarder.

Il est vieux. Il a peur, peur de la mort.

Il fait le brave encore, mais le médecin dit que le ressort qui anime cette grande carcasse est limé.

Avez-vous vu comme la peau de son crâne est mince ? On voit déjà dessous la tête de mort :

La même couleur jaunâtre, il y en a tout un tas près de la maison du jardinier.

Une violence, une émotion, et claqué la berloque !

Il sait cela et il a peur. Il y a toujours moyen de faire avec un homme qui a peur.

Presque tous les hommes ont peur de quelque chose.

C'est pour cela qu'il n'ose me chasser.

LUMIR

Touchante union !

SICHEL

Croyez-vous que ce soit par amour pour moi qu'il m'ait prise ? Non, vous ne devineriez jamais ! C'est pour m'empêcher de faire de la musique !

Il est incapable de résister à un certain esprit de farce et de taquinerie.

ACTE PREMIER

J'étais une artiste, connue dans le monde entier, vous savez mon nom. Croyez-vous que depuis deux ans il m'empêche de toucher à un piano ?

Je suis sa teneuse de livres et il m'a réduite en esclavage comme les anciens Israélites.

Et je pensais d'abord qu'il m'épouserait, mais j'ai dû bientôt renoncer à cet espoir enchanteur.

Je vous dis qu'il ne consentira à mourir que s'il a le sentiment ainsi de jouer un tour à quelqu'un.

Et je ne puis tirer un sou de lui : pas plus pour moi, que pour vous.

LUMIR

Qu'il meure, et le fils vous reste.

SICHEL

Et à vous la sainte Pologne !

LUMIR

J'ai commis un crime et je dois le réparer.

Mon frère et moi, nous avons prêté cet argent trois fois sacré.

Il faut que je le retrouve.

Jusque-là je ne puis me permettre une autre idée.

LE PAIN DUR

SICHEL

Nous nous sommes clairement comprises,
je crois ?

Jouez votre jeu, je joue le mien, j'ai mes
atouts aussi, toutes deux contre le mort.

(Entre Turelure).

TURELURE

Eh bien ! Qui est-ce qui parle de mort ?

*(La porte dérobée derrière les
rayons de la bibliothèque s'ou-
vre toute seule.*

Sichel la désigne du doigt.

Puis Lumîr).

Qu'est-ce qu'il y a ?

(Il voit la porte).

Encore cette sacrée porte qui s'ouvre
toute seule ! C'est insupportable !

(Il va la fermer).

Je demande : qui est-ce qui parle de
mort ?

SCÈNE II

SICHEL

Nous discutons les principes du whist et le coup d'hier soir : les faibles et les fortes du mort.

TURELURE

Ouais ! pauvre homme ! me voici bien encadré entre ces deux fines joueuses.

Vous m'avez bien battu hier et ramené tout roulant, il ne m'est resté que les honneurs.

SICHEL

Monsieur le Comte n'est pas près d'en manquer.

TURELURE

Charmant ! charmant ! « Toujours l'honneur ! » c'est ma devise.

LE PAIN DUR

« Toujours l'amour ! » comme disait le roi de Westphalie en levant son verre.

De quoi les Allemands ont fait « Tschorlemorl ! », qui est un mélange bien frais de vin blanc et d'eau de Selz.

SICHEL

Je vous laisse. Je crois que la Comtesse Lumîr a besoin de vous parler.

TURELURE

Chère Comtesse ! Que c'est aimable à vous d'être venue me rendre visite en cette pauvre maison ! Une triste hospitalité !

Les murs sont solides et j'ai eu la bêtise de faire réparer la toiture, il y a deux ans, mais tout est à l'abandon.

Regardez ces piles de livres dont je ne peux parvenir à me débarrasser. Rien que pour les porter à Rheims on me prendra plus qu'ils ne valent. Je vais en faire du feu.

Bon ! tout cela va changer avec les machines et le chemin de fer. Cet étang, ce barrage que les moines ont fait là-haut pour leur poisson me donnera la force motrice.

Ah ! tout cela me coûte gros d'argent, vous pouvez le dire.

ACTE PREMIER

J'ai dû vendre notre bien de famille, c'est dur.

Votre père a fait une bonne affaire, Sichel ! Il profite de mon dénuement.

SICHEL

C'est conclu ?

TURELURE

Pas encore tout à fait. Il veut voir certains plans, prendre certaines sûretés. Ah, c'est un homme prudent !

Vous le connaissez, Comtesse ? Il a eu l'occasion d'obliger notre pauvre capitaine.

LUMIR

Il lui en est reconnaissant.

TURELURE

Je le sais.

Sichel, — Lumîr ! — vous me permettez de vous appeler ainsi ? ne vais-je pas être votre père ? On l'aimera un peu, ce vieux papa ?

Que je suis heureux de vous voir causer ainsi comme des amies !

Lumîr, cette petite femme sera une sœur pour vous.

LE PAIN DUR

Et pour moi elle a été un ange ! non, je dis vrai ! un ange par le sens qu'elle a des affaires, et plus de force dans le petit doigt que le chien d'une carabine !

C'est comme pour la musique, quelle artiste, si vous l'entendiez ! Dire que je ne puis plus obtenir d'elle qu'elle ouvre son piano !

C'est l'art qui a été le premier lien entre nous. Si vous aviez entendu ce que fait le piano déchaîné sous ses phalanges de fer et cet ouragan de notes, on entend distinctement chacune d'elles !

Ce petit doigt surtout, à l'extrémité de chaque main, ce petit doigt d'acier qui trouve tout à coup la touche et tous les points du clavier et la frappe avec une implacable ubiquité !

J'étais enthousiasmé ! Je me suis dit il faut que je fasse de ce petit doigt mon ministre et le Gouverneur général du vieux Turelure !

Et voilà ! C'est elle qui tire de cette vieille âme tout ce qui lui reste de musique.

(Il lui baise la main).

SICHEL

Cher Comte !

ACTE PREMIER

Cher Toussaint ! — Adieu, Lumîr ! Courage ! Et vous, Toussaint, je vous en prie, faites ce que vous pouvez ! J'aime tant ce pauvre Louis.

(Elle sort).

SCÈNE III

TURELURE, *lui envoyant un baiser.*

Adieu, chère amie ! — Adieu, charogne, puisses-tu crever !

Me voici à vous, Mademoiselle, et prêt à vous écouter.

LUMIR

Je crains de tomber mal en ce jour de fête et parmi tant d'occupations.

TURELURE

Je suis toujours occupé. Et d'ailleurs, l'inauguration est finie.

Là-bas un train orné de feuillages et de drapeaux ramène vers Paris mes invités digérants. Ah, c'est une grande époque !

Quelle levée de pioches sur toute la France ! Quel fourmillement de brouettes !

Quatre autres voies comme celle-ci partant de la capitale vers tous les coins du pays

ACTE PREMIER

Permettent en quelques heures à tous les citoyens de s'unir sur le même forum.

LUMIR

La ligne du Midi atteint Lyon déjà et permettra à votre fils d'être ici en quelques heures.

TURELURE

Quoi ! C'est-i qu'i vient ?

LUMIR

Je ne sais, je n'ai de lui aucune nouvelle.

TURELURE

Je lui avais recommandé de rester là-bas ! Je vous avais prié de lui écrire. Nous n'avons pas besoin de lui !

LUMIR

J'ai écrit.

TURELURE

Je n'ai rien à lui dire ! Je ne veux pas le voir.

LUMIR

J'en tire bon augure pour le succès de ma requête.

LE PAIN DUR

TURELURE, *sec.*

Toujours ces dix mille francs ?

LUMIR

Vingt mille, s'il vous plaît.

TURELURE

Vingt mille, mon petit monsieur ? Comme vous êtes gentille dans votre grande redingote !

LUMIR

Il a une grosse échéance. S'il ne peut l'honorer, on saisit tout.

TURELURE

Est-il si mal en point ? Ces usuriers sont de vrais arabes.

LUMIR

On dit que vous êtes d'accord avec eux. C'est ainsi que vous lui avez repris les biens de sa mère.

TURELURE

C'est faux, je veux dire c'est vrai. Mais, où est le mal ?

Coufontaine n'est pas à lui, ni à moi.

ACTE PREMIER

C'est le bien de la famille. Où est le mal que j'aie voulu l'abriter des fantaisies d'un prodigue ?

LUMIR

Ne le poussez pas au désespoir.

TURELURE

Il lui reste l'armée. Il y retrouvera son grade.

Je suis un père, que diable ! Je l'aime. Dites-lui bien que je l'aime. Dites-lui que je m'intéresse à son avancement.

LUMIR

C'est de l'argent qu'il veut.

TURELURE, *avec dégoût.*

L'argent, ah !

LUMIR

Il est prêt à vous donner huit pour cent.

TURELURE

Non ! C'est un mauvais service à lui rendre que de l'encourager dans cette entreprise absurde. Il n'y a rien à faire en Algérie. Pas d'argent.

LE PAIN DUR

LUMIR, *baissant les yeux.*

Je voudrais le mien aussi.

TURELURE

Ce n'est pas moi qui l'ai pris.

LUMIR, *levant les yeux sur lui.*

Faites cela pour moi, Monsieur le Comte !

TURELURE

Bon. J'aime mieux ce ton-là.

LUMIR

Je ne vous croyais pas si méchant.

TURELURE

Cent fois non ! Je suis un bien bon homme. Doux, doux, flasque. Mou comme une purée de citrouille.

LUMIR

Vous pouvez plaisanter, c'est plus vrai que vous ne vous en doutez.

TURELURE

Quoi ? Je ne vous fais pas peur ? On m'a toujours dit que j'avais l'air d'un loup.

ACTE PREMIER

LUMIR, *avec douceur.*

Je vous trouve l'air d'un mouton. Un vrai Champenois. Et le bas de la figure est si drôle !

Vos deux lèvres sont comme des marionnettes qui se poursuivent et qui disent tout ce que vous pensez quand vous n'y pensez pas.

TURELURE, *véxé.*

Merci. Vous oubliez à qui vous parlez.

LUMIR

Monsieur le Comte, je sais ce que je vous dois.

TURELURE

Et donc que je ne vous dois rien.

LUMIR

Je ne vous demande pas de me devoir quelque chose.

TURELURE

Mademoiselle ma fille, mon petit bonhomme, il vaut mieux que je vous ôte aussitôt quelques idées de la tête.

Je ne vous rendrai pas ces dix mille francs.

LE PAIN DUR

LUMIR

Vous m'avez fait espérer autre chose.

TURELURE

La politique de Sa Majesté a changé.

LUMIR

Quoi ! C'est une question de politique !

TURELURE

L'autre jour, nous n'étions pas au mieux
avec votre souverain légitime,

C'est le Czar que je veux dire.

Une bonne petite conspiration à Varso-
vie... Eh, mon Dieu, il n'aurait pas été si
mauvais de lui faire sentir la pointe.

LUMIR

Et au besoin, on gagnait la reconnais-
sance de mon souverain légitime

En lui donnant quelques indications bien-
veillantes.

TURELURE

Comme vous dites. Eh bien ! notre poli-
tique a changé. La Pologne ne nous intéresse
pas. Ces gens-là ne sont que des émeutiers.

ACTE PREMIER

LUMIR

Comme les héros des Trois-Glorieuses !

TURELURE

Honneur à ces défenseurs de la Constitution !

LUMIR

Vous respectez les lois ?

TURELURE

Chacun son rôle. Le mien est de les faire.

LUMIR

C'est bien. Il ne me reste donc plus qu'à partir.

TURELURE

Où cela ?

LUMIR

Là-bas. Il faut que je rende mes comptes, pour mon frère et pour moi.

TURELURE

Vous laissez ainsi votre fiancé ?

LE PAIN DUR

LUMIR

Il n'est pas mon fiancé tant que ça. Je me dois d'abord à d'autres.

TURELURE

C'est vous qui allez délivrer la Pologne, n'est-ce pas ?

LUMIR

Oui.

TURELURE

Le Czar n'a plus qu'à retenir une petite villa sur les bords du lac de Genève, quelque pension « *mit frühstück* ». Voilà Mademoiselle qui se met en marche comme une armée.

LUMIR

Le jour est venu.

TURELURE

C'est elle qui va venir à bout de trois Empires avec ses grands yeux bleus et ses petites mains dans son manchon en imitation de lapin.

(*Elle le regarde*).

Pourquoi me regardez-vous ainsi avec ces

ACTE PREMIER

yeux qui n'expriment rien et qui sont parfaitement incapables de comprendre quoi que ce soit ? On ne sait jamais ce que vous pensez.

LUMIR

Rendez-moi cet argent.

TURELURE

Non !

LUMIR

Croyez-vous que je n'aie pas assez d'ennemis sans vous ?

TURELURE

Je ne suis pas votre ennemi.

LUMIR

Non, je ne crois pas.

Monsieur le Comte, est-ce qu'il y a beaucoup de gens dans votre vie qui vous aient dit : Turelure, j'ai confiance en vous ?

TURELURE

Ah, petite rusée ! Comme tu sais trouver la place faible d'un vieux bonhomme !

LUMIR

Dois-je vraiment partir ?

LE PAIN DUR

TURELURE

Non !

LUMIR

Comte, vous êtes riche et je n'ai rien, et le peu que j'avais n'était pas même à moi.

TURELURE

Ce Louis est un grand coquin !

LUMIR

L'argent des femmes — ce sont des femmes qui l'ont ramassé, — l'avarice des mères et des veuves, la dot des jeunes filles, le pain des orphelins, les larmes et le sang des proscrits et des martyrs ! Pas un sou qui ne soit poissé de sang !

TURELURE

Tout cela sert à défricher les jujubiers de la Mitidja.

LUMIR

Il est lâche de me voler ainsi, abusant de ma faiblesse !

TURELURE

Je ne vous ai pas volée !

ACTE PREMIER

LUMIR

... Comme un homme qui vole une petite fille, lui prenant sa tartine dans son petit sac !

TURELURE

Je ne vous ai rien volé, nom de Dieu de petit sacré bout de bois ! J'ai aidé le capitaine tant que j'ai pu. A moi aussi, il me doit de l'argent.

LUMIR

Rendez-moi mon argent à moi, Monsieur le mouton, et je vous tiens quitte du reste.

TURELURE

Mais il est ruiné dans ce cas et vous ne pouvez l'épouser.

LUMIR, *baissant les yeux.*

Naturellement, je ne puis l'épouser sans argent.

TURELURE

Vous ne l'aimez donc pas ?

LUMIR

Ma vie est trop courte pour que je m'attache tellement à aucun homme,

LE PAIN DUR

TURELURE

Vous avez raison. Il ne vous aime pas. Il a trop d'idées dans l'esprit.

LUMIR

Je suis si jeune, j'étais fière qu'il eût besoin de moi.

TURELURE

D'autres peuvent avoir besoin de vous !

LUMIR

Alors, laissez-moi le moyen de les aider.

TURELURE

Un autre qui n'est pas loin.

LUMIR

Qui ?

TURELURE

Pourquoi parler de vicomte ; et toutes ces images héroïques et funèbres,

Qui font tant de plaisir aux petits enfants ? Que diable ! C'est bon, la vie !

LUMIR

Je ne puis rester que si mon argent part à ma place.

ACTE PREMIER

TURELURE, *sévère.*

Lumîr, répondez-moi. Aimez-vous réellement votre pays ?

LUMIR

Je ne sais pas. C'est une question que je ne me suis jamais posée.

TURELURE

Eh bien, tout de même, vous valez plus pour votre pays que dix mille francs ! Il y a autre chose à faire dans la vie que d'être honnête !

Il y a autre chose à faire de la vie quand on est jeune que de mourir bêtement comme dans les versions latines, ou autrement de se laisser mettre les fers aux pieds.

Quand vous vous serez laissé enterrer toute vive à Boufarik, au milieu d'un grand champ de poreaux,

Croyez-vous qu'on n'avait pas autre chose à faire de vous ?

LUMIR

On ne me demande pas davantage.

TURELURE

Louis n'est pas de notre race. Ce n'est pas

LE PAIN DUR

un Coûfontaine ! Il n'a jamais su ce que c'était qu'un Coûfontaine ! Il ne pense qu'à ses échéances.

Moi, je vous comprends, Mademoiselle. Mon vieux sang s'échauffe quand je vous entends. Que diable ! C'est nous qui avons fait la Révolution.

LUMIR

C'est la Révolution qui vous a faits.

TURELURE

Je ne dis pas non. Mais la chose ne m'amuse plus autant. Et pourtant, faut le dire, parole d'honneur, il y a de bons moments.

Quand Sa Majesté sort des Tuileries, au roulement du tambour, entouré de toute sa cour et des représentants de la Propriété Française, ah, c'est un beau spectacle !

On voit se coudoyer des régicides, des nobles renégats, des raffineurs, des magistrats jansénistes, une douzaine de vieux cornards de l'Empire échappés à tous les champs de bataille, Victor Cousin,

Et au milieu, Monsieur le Roi des Français lui-même qui nous préside avec la dignité d'un chef d'institution et le sourire

ACTE PREMIER

d'un banquier qui n'est pas absolument sûr de ses chiffres.

C'est un demi-siècle d'histoire qui s'avance ! Sa Majesté elle-même y est pour quelques anecdotes.

Ça vaut les Revues Consulaires de l'an X, sur la Place du Carrousel !

LUMIR

C'est vous qui êtes la France ?

TURELURE

C'est vrai, pour le moment, c'est moi qui suis la France, pourquoi pas ?

LUMIR

Et moi, je suis la Pologne, sans aucun ami.

TURELURE

Ne me dites pas ça, Mademoiselle ! morbleu, vous me faites de la peine.

LUMIR

Le seul ami que j'avais m'est retiré.

TURELURE

Il ne tient qu'à vous d'en retrouver un autre à la place, mon petit soldat !

LE PAIN DUR

LUMIR

Je ne vous entends pas.

TURELURE, *larmoyant*.

Ecoutez-moi, Mademoiselle. Je suis vieux. J'ai besoin d'un sentiment. Pardonnez à mon émotion.

LUMIR

Que vous êtes drôle !

(Elle sourit).

TURELURE

Je suis comme la France. Personne ne me comprend !

LUMIR

Mais pourquoi voulez-vous que je vous comprenne ?

TURELURE

Est-ce ma faute si je suis Pair de France, et Comte, et Maréchal, et Grand Officier de je ne sais quoi, et Président de ça, et Ministre de ceci, et le diable sait quoi !

Croyez-vous que je n'aimerais pas mieux autre chose ?

ACTE PREMIER

Ce n'est pas moi qui suis fort et méchant, c'est les autres qui sont si bêtes et si tristes, et qui vous donnent tout avant qu'on leur demande !

C'est une comédie où l'on n'a qu'à jouer son rôle avec aplomb et l'on peut tout se permettre quand on connaît les planches.

Mais il y a autre chose à faire que de jouer la comédie ! croyez-vous que je n'aimerais pas mieux autre chose ?

C'est comme la France quand elle se jetait sur Versailles ou sur le Louvre.

Ce n'est pas du pain qu'elle demandait, un peuple ne vit pas que de pain !

C'est de la mitraille et du plomb et de grands coups de pieds dans les côtes !

Un cheval comme la France, c'est jeune. c'est amoureux, ça aime à rire, ça aime à sentir son maître !

Il faut avoir du genou quand on a l'honneur de tenir une pareille bête entre les jambes, c'est pas un veau.

Mais ce gros Louis qu'elle avait sur le dos,

A peine avait-elle commencé à danser un petit peu qu'il tombait par terre sans aucun mouvement ou bruit, comme un gros boulot de coton.

Qu'est-ce qu'il restait d'autre à faire que de lui couper la tête ? Je vous en fais juge.

LE PAIN DUR

LUMIR

Mais que voulez-vous que je vous dise ?

TURELURE

Il faut dire : c'est bien.

LUMIR

C'est bien, Monsieur le Comte, c'est très bien, c'est tout à fait bien.

TURELURE

Bon. Où en étais-je ? Ah, oui, ma femme. Ma première femme, la seule, car Sichel, c'est pas vrai. Ah, c'était une sainte, Dieu ait son âme.

LUMIR

Sygne de Coûfontaine.

TURELURE

Répétez un peu, comment avez-vous dit cela ?

LUMIR

Sygne de Coûfontaine.

TURELURE, *baissant la voix.*

Sygne de Coûfontaine. Cela a une drôle de sonorité dans cette pièce.

(Silence. Ils regardent tous les deux du côté de la porte).

ACTE PREMIER

Ah, nous fûmes des époux bien accordés pendant tout le temps de notre mariage.

Trop court, hélas ! Onze mois en tout, dont neuf séparés. Jamais un mot entre nous. Quelle douceur toujours dans ses manières,

Et quel mépris dans ses yeux quand elle consentait à me voir !

LUMIR

On m'a raconté certaines choses.

TURELURE

Elle était meilleure que moi, ce n'est pas une raison pour me mépriser.

Ces gens qui ne savent que mépriser, à quoi cela sert-il ? Le mépris est le masque des faibles.

Un homme fort ne méprise rien. Il a usage de tout.

LUMIR

Eh bien, c'est qu'elle était la plus faible, vous le lui avez bien fait voir.

TURELURE

Il ne faut pas être le plus faible avec moi. C'est mauvais.

LE PAIN DUR

LUMIR

Je vais le dire à Sichel.

TURELURE

Ah, elle voudrait bien être la plus forte, mais elle ne peut pas, dont elle rage !

Dès que je la regarde d'un certain œil, elle se trouble et se dérobe.

LUMIR

Moi, je n'ai pas peur de vous !

TURELURE

Je le sais, c'est délicieux. Il n'y a place que pour un sentiment dans votre petit cœur fervent et dur, dans votre petite âme loyale.

(Il lui prend la main).

Ce que vous ont dit les gens de votre race, le père, le frère,

Cela seul existe pour vous, et ceux qui ne sont pas de la Race Sacrée,

(Il lâche la main).

Ils ne comptent pas l'un plus que l'autre.
C'est vrai ?

LUMIR

Les pauvres restent entre eux.

TURELURE

Eh bien, les gens de la Race Sacrée, ils

ACTE PREMIER

s'entendaient si tellement bien entre eux autrefois

Que pour leur imposer la paix il leur fallait aller chercher au dehors quelqu'un qui fût absolument incapable de les comprendre. Jamais un Polonais n'a pu venir à bout de la Pologne.

LUMIR

Que signifie cet apologue ?

TURELURE

Donnez-moi votre main, et je vous offre mon bras.

LUMIR

C'est encore une plaisanterie.

TURELURE

Oui, c'est une plaisanterie, mais une plaisanterie sérieuse.

Vous voyez à vos pieds l'homme d'affaires de la nation Française.

Le Maréchal Comte de Coûfontaine, Président du Conseil des Ministres.

Faites-en usage.

LUMIR

Quel bonheur pour moi, Monsieur le Comte !

LE PAIN DUR

TURELURE

Savez-vous ce qui me plaît en vous ? c'est la tranquillité que je lis dans vos yeux bleus,

La chasteté d'une foi si pure qu'aucune contradiction n'y touche, la stupidité délicate de la jeunesse !

Grâces à Dieu, je ne suis pas encore mort !

Il est encore temps de faire une grande bêtise avant de mourir et d'engager mes cheveux blancs au service de mon capitaine !

LUMIR

C'est sérieux, ce que vous dites ?

TURELURE

Qu'en pensez-vous ?

LUMIR

Oui, je crois que c'est sérieux.

TURELURE

Quel meilleur adieu à faire à mon temps et à cette Sainte-Alliance des Saintes Monarchies

Que de leur lancer avant de mourir ce gentil petit brûlot !

Une femme, n'importe laquelle, quand elle vous a une idée dans la tête,

ACTE PREMIER

Celui qui sait s'en servir, il peut bouter le feu aux quatre coins du monde avec !

LUMIR

Dites-moi, je ne suis pas pour vous n'importe laquelle ?

TURELURE

Non, Lumîr. Ah, regardez-moi ainsi ! Dieu, que vous êtes jeune ! Jeune et dange-reuse en même temps, mais c'est ce danger que j'aime.

Faites-moi oublier la mort ! Faites-moi oublier le temps ! Faites-moi trouver intérêt à quelque chose hors de moi !

• Utilisez en moi ce qui était fait pour servir et à quoi personne n'a jamais cru.

Faisons une étroite alliance entre nous !

LUMIR

Et vous me rendrez mes dix mille francs ?

TURELURE

Le lendemain de notre mariage !

Avec tous les intérêts, mon petit ange, (*chantant*) : Les intérêts composés, mon petit morceau de beurre en or !

LUMIR

Et que dira Sichel ?

LE PAIN DUR

TURELURE

Je n'ai pas peur de Sichel !

(Il lui prend la main. Entre Sichel).

LUMIR, *regardant Sichel et gardant la main de Turelure, qui voudrait l'ôter, avec un aimable sourire, à demi-voix.*

Que vous êtes vieux ! Que vous êtes vilain !

Ah, j'aimerais mieux mille fois mourir que d'être à vous !

Ne pensez pas me faire peur.

SCÈNE IV

SICHEL

Monsieur le Comte...

TURELURE

Vous étiez là ?

SICHEL

Monsieur le Comte, l'aubergiste du Pot-d'Etain, à Fismes...

TURELURE

Qu'il aille au diable !

SICHEL

...Dit qu'il a reçu un télégramme de Paris. Quelqu'un qui veut venir vous voir. D'urgence. On lui retient une voiture.

TURELURE

Qui a signé le télégramme ?

LE PAIN DUR

SICHEL

Interrompu par le brouillard.

TURELURE

Ce ne serait pas Louis, par hasard ?

SICHEL

Non, qui l'aurait prévenu ?

TURELURE

Prévenu de quoi, je vous prie ? Il n'y a à le prévenir de rien.

LUMIR

Louis arrive ! Quel bonheur !

TURELURE

Non, Mademoiselle, je vous demande pardon, ce n'est pas un bonheur du tout.

SICHEL

Grossoileil l'aubergiste, n'avait pas de chevaux libres. J'ai pensé bien faire d'envoyer notre voiture.

TURELURE

Vous avez très mal fait. Le cheval est

ACTE PREMIER

vieux et se passerait bien de ces quinze kilomètres sous la pluie.

SICHEL

Réellement, vous devriez en acheter un autre.

TURELURE, *sombre.*

Je suis vieux aussi.

LUMIR

Adieu, je vais faire préparer la chambre de Louis. — Adieu, Monsieur le Comte !

(Elle sort).

SCÈNE V

SICHEL

Charmante enfant ! Quel joli page ! Je vois avec plaisir que vous êtes en termes excellents.

Elle a obtenu ce qu'elle voulait.

TURELURE

On obtient toujours de moi ce qu'on veut.

SICHEL

Lorsque l'on sait s'y prendre.

TURELURE

Qui a dit à Louis de venir ?

SICHEL

Mais je ne sais pas s'il vient.

TURELURE

J'espère que non. J'ai horreur des scènes

ACTE PREMIER

et des violences ! Il n'y a rien de si dange-
reux pour moi.

SICHEL

Avez-vous peur de lui ?

TURELURE

Je suis vieux et je n'aime pas les violences.

SICHEL

Que craignez-vous quand Lumîr va au-
devant de lui avec ces bonnes nouvelles ?

TURELURE

Ma fille chérie, crois-tu vraiment que je
me suis laissé ainsi entortiller ?

SICHEL

Plus que tu ne penses peut-être, mon
vieux Toussaint !

TURELURE

Quand il me tuerait, il n'aura pas un sou
de moi.

SICHEL

Va, donne-lui ces dix mille francs.

LE PAIN DUR

TURELURE

Quand il me tuerait, il n'aura pas un sou de moi !

SICHEL

Il ne songe pas à tuer son père.

TURELURE

Nous verrons bien qui crèvera le premier.

SICHEL

Tout de même vous êtes le plus vieux.

TURELURE

Pas si vieux qu'il croit.

(Il rit sèchement).

SICHEL

Allons, parle, vieux loup, et ne fais pas l'idiot.

TURELURE

Tu as entendu ces dernières paroles qu'elle disait ?

ACTE PREMIER

SICHEL

Oui, et elles étaient peu flatteuses, quoique vraies.

TURELURE

Je pense que c'est pour toi qu'elle les disait. Il me semble qu'elle me serrait quelque peu les doigts en même temps.

SICHEL

Alors, c'est ton mariage que tu m'annonces avec elle ?

TURELURE

Qui sait ?

(Il rit).

SICHEL

C'est cela ce que tu vas mettre dans la main à ton fils ?

TURELURE

Ou peut-être lui écrire, quand il sera parti.

SICHEL

L'âge rend les gens imbéciles.

LE PAIN DUR

TURELURE

Une certaine imbécillité n'est pas inutile à l'agrément de l'existence.

SICHEL

Non, tu en as ta part !

TURELURE

Cette union immorale avec une Juive coûtait à ma conscience.

SICHEL

A ta conscience ?

TURELURE

A ma conscience. J'ouvre les yeux enfin. J'ai eu des torts envers vous. Je vous ai séduite.

SICHEL

Il est vrai. Je n'ai pas su vous résister.

TURELURE

Moi non plus. J'ai brisé votre carrière d'artiste.

Ah, j'ai eu de grands torts envers vous !

ACTE PREMIER

Le meilleur moyen pour moi de les reconnaître est de ne pas essayer de les réparer.

SICHEL

C'est un coup bien sensible pour moi.

TURELURE

Vous m'en voyez transpercé. .

SICHEL

J'ai bien dit que l'âge t'a rendu idiot.

TURELURE

Peut-être qu'il te rendra polie.

SICHEL

Tu vivras toujours, n'est-ce pas ?

TURELURE

Je l'espère de toutes mes forces. L'expérience m'apprend que je survis à tout le monde.

SICHEL

Ce n'est pas l'avis de ton médecin.

TURELURE

J'en prendrai un autre.

LE PAIN DUR

SICHEL

Ni de ton fils sans doute.

TURELURE

Faudra bien qu'il s'y accoutume.

SICHEL

Si tu meurs, ayant épousé cette petite, —
si tu meurs, dis-je...

TURELURE

J'ai bien entendu ! ce n'est pas la peine
de répéter.

SICHEL

Je dis que si tu meurs...

TURELURE

Non, je ne mourrai pas.

SICHEL

Tu laisseras une riche héritière.

TURELURE

Il ne peut pas l'épouser. Le Code le lui
défend.

SICHEL

Bah !

ACTE PREMIER

TURELURE

Je n'aime pas les conjectures qui ont ma disparition pour point de départ.

SICHEL

Je suis sûre que vous n'avez pris aucunes dispositions.

TURELURE

J'ai bien le temps d'y songer.

SICHEL

Tout revient en ce cas à votre fils.

TURELURE

Non, ça serait trop bête !

SICHEL

Ou bien alors vous laissez tout à votre épouse, dernière survivante.

TURELURE

J'aurai un enfant d'elle.

SICHEL

Peut-être.

TURELURE

J'en aurai trois. J'ai lu cela dans ses yeux.

LE PAIN DUR

SICHEL

Oui dà !

TURELURE

Ce ne sera pas une hybridation comme la nôtre.

SICHEL

Ne lui donne pas trop d'intérêt à ta disparition.

TURELURE

C'est pourquoi je veux me couvrir.

SICHEL

Ne te mets pas à sa merci.

TURELURE

Je crois que je me ferai aimer de cette petite.

SICHEL

... D'elle et de son amant.

TURELURE

Va-t'en au diable !

ACTE PREMIER

SICHEL

Que tu es simple ! Ce voyage, n'est-ce pas ? c'est une chose toute naturelle ?

Et c'est une chose toute naturelle aussi, cette irruption du militaire, comme dans les comédies, l'arme au poing qui se présente à point nommé.

TURELURE

Je me demande ce qu'il vient faire ici.

SICHEL

Il vient réclamer ses dix mille francs,
Plus dix autres mille dont il a un besoin
pressant.

TURELURE

Juste ce que j'ai reçu de ton père.

SICHEL

Qui l'a prévenu, je me le demande ?

TURELURE

Toi, poison !

SICHEL

Peut-être. Mais je crois que c'est plus simple.

LE PAIN DUR

TURELURE

Tu penses que l'affaire est montée entre eux ?

SICHEL

Oui, Monsieur le Comte, je suis portée à le penser.

Il veut sa part tout de suite et le reste plus tard.

TURELURE

Eh bien, je lui donnerai ses vingt mille francs.

SICHEL

Oui, mais alors elle est libre et peut se passer de vous.

TURELURE

Eh bien, je ne les lui donnerai pas.

SICHEL

Mais alors vous le poussez à bout et ce n'est pas sans danger !

TURELURE

Eh bien, je ne l'attends pas et je pars pour Paris.

ACTE PREMIER

SICHEL

C'est impossible. J'ai envoyé la voiture à Fisme.

TURELURE

Je suis pris ! Il ne me reste plus qu'à faire tête.

SICHEL

Et procéder à ces choses que je vais vous dire.

TURELURE, *ricanant*.

Sois tranquille, tu seras dans mon testament.

SICHEL

Il ne s'agit pas de testament, mais d'une espèce d'assurance.

(*Silence*).

TURELURE

A ton profit, je commence à comprendre.

SICHEL

Supposez que nous trouvions un moyen de faire passer toute votre fortune à mon nom ?

LE PAIN DUR

TURELURE

Il y a une idée.

SICHEL

Otez-leur toute raison de désirer votre
disparition.

(Silence).

TURELURE

Sichel, penses-tu qu'il veut me tuer ?

SICHEL

Que feriez-vous à sa place ?

TURELURE

Je n'aime pas sa figure. Je désire qu'il
soit mort.

SICHEL

Rendez-lui donc sa femme et son argent.

TURELURE

Non, je ne les lui rendrai pas.

SICHEL

Défendez-vous en ce cas.

TURELURE

C'est une chose effrayante que de mourir.

ACTE PREMIER

SICHEL

Mais non, c'est une chose très simple.

TURELURE

Tu ne sais pas ce que je sais.

(Roulement de voiture au dehors).

SICHEL

Il me semble que j'entends la voiture.

TURELURE

J'ai peur de la mort.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

La même pièce, le lendemain. — Une table est dressée autour de laquelle Turelure, le Capitaine, Ali, Sichel et Lumîr achèvent de dîner. Bien qu'il fasse jour on a fermé les volets et deux flambeaux brûlent au milieu de la table.

TURELURE

Père Ali ! Avez-vous bien dormi !

ALI

Bien dormi ! Avec cette sacrée porte qui s'ouvre tout le temps ! J'ai passé la nuit à me relever pour la fermer

Et alors, un petit bruit, crac...

SICHEL

La porte s'était rouverte ?

LE PAIN DUR

ALI

Toute seule.

LOUIS

C'est une drôle de porte.

ALI

Et une drôle de maison.

SICHEL

J'en sais quelque chose.

LUMIR

Une maison, comme qui dirait, où il y a des courants d'air.

ALI

Quand une maison a cessé d'être habitée, il y vient du drôle de monde pour la fréquenter.

SICHEL

Qu'en dites-vous, Monsieur le Maréchal ?

TURELURE

N'en parlons plus !

(Versant du vin à son fils).

Capitaine, mon Capitaine, que dites-vous de ce vin de Bouzy ?

ACTE DEUXIÈME

LOUIS

Je le reconnais. J'en ai bu une bouteille avec vous le jour de mon départ pour Alger.

TURELURE

C'est le vin de la montagne de Rheims dont Jean de La Fontaine aimait à tâter avec Monsieur Pintrel, seigneur de Ville-neuve.

Il a encore du degré et fait des jambes sur le verre comme le Bourgogne.

Ça ressemble à un gros bourgeois qui a tout de même de la finesse.

LOUIS

A votre santé, mon père !

TURELURE

A la santé de ces dames !

(Ils boivent tous deux, se regardent et posent en même temps leurs verres sur la table).

LOUIS

Quelle joie de se retrouver dans son pays ! Vous avez bien fait de fermer les volets, mon père. On est plus entre soi.

LE PAIN DUR

TURELURE

A mon âge un verre de vin vaut la peine d'être tranquillement dégusté. On ne sait jamais s'il y en aura un autre qui suivra.

C'est pas non plus que je crache sur le Beaune, mais c'est un vin qu'il faut boire seul à mon âge.

Une de ces solennelles vieilles bouteilles qu'on vous apporte après dîner et que l'on met deux heures à finir judiciairement, en croquant des noix,

Plein d'idées et de souvenirs puissants.

ALI

Pour moi, je ne reçois que de l'eau, c'est le médecin qui le veut.

LOUIS

Ça ne fait rien ! à votre santé, Monsieur Habenichts !

ALI

A votre santé, mon Capitaine !

(Il boit son eau).

LOUIS, *la main sur le cœur.*

Wohl bekommen ! A la santé de mon bienfaiteur !

ACTE DEUXIÈME

ALI

Toujours à votre service.

LOUIS

Et ne craignez rien. Vous serez payé à l'échéance.

ALI

J'en suis sûr ! J'en suis sûr !

TURELURE

Tout va bien ! rien de tel qu'un bon dîner pour mettre les gens d'accord.

Quant à moi je suis le plus heureux des hommes entre mon quasi-beau-père et ma quasi-belle-fille.

ALI

Vous avez commencé vos travaux ?

TURELURE

Nous sommes en train de faire la fosse pour la roue,

En plein dans le cimetière des moines.

Ce que nous avons enlevé d'os, ça n'est pas à croire ! Deux charrettes et il y en a encore un tas.

Et au milieu, il y avait une espèce de puits romain que nous avons curé, c'était déjà

LE PAIN DUR

une espèce de puits sacré, vous savez, où on élevait des serpents.

Et dans le fond, nous avons trouvé un Mercure de bronze.

ALI

Il faudra me montrer ça. Je suis amateur de tous ces bons dieux.

LOUIS, *montrant le Christ.*

Vous devriez bien nous débarrasser de celui-ci.

Ce n'est pas une chose à avoir chez soi.

LUMIR

Si j'avais un bien comme celui-ci, je n'en ferais pas une usine.

LOUIS

Pourquoi donc ? Il faut être de son temps.

SICHEL

Lumîr a raison. On peut faire une usine partout. Mais un complexe comme celui-ci...

ALI

On ne dit pas un complexe.

ACTE DEUXIÈME

SICHEL

C'est drôle, je ne peux pas vous voir sans parler allemand.

Enfin une chose comme celle-ci, ces cloîtres, ces caves, ces greniers,

On n'en fera pas une autre. C'est dommage de tailler là dedans.

Ça impressionne. C'est comme dans les romans.

Tout est de l'époque. On ne travaille plus comme ça aujourd'hui.

ALI

Also ! On me dit rien que les plombs une fois déjà aussi que vous avez arrachés, Vous en avez eu pour dix mille francs.

TURELURE

C'est faux.

(Il boit).

LOUIS

Voilà le chemin de fer qui va toucher Coûfontaine.

Il n'y a plus qu'à raser la baraque et à tout bazarder.

Quelle stupidité de tenir tellement à cette vieille terre, quand il y en a d'autres, toutes

LE PAIN DUR

neuves et toutes chaudes, qui vous rapportent ce que vous voulez !

ALI

Des dattes.

TURELURE

Des dettes.

LOUIS

C'est gras, c'est fondant ! Une fois que vous avez extirpé les palmiers nains et toute la saloperie,

La charrue entre là dedans sans aucun bruit, comme un sabre au travers d'un marchand de cacaouettes ! On n'en voit pas le fond.

Ça vous donne du blé comme du plomb zéro et des raisins à tous les ceps comme des paquets de boyaux.

TURELURE

Il n'y a pas d'autre terre que la terre de France.

ALI

Un an de blé, un an de betteraves. Blé, betteraves. Reblé, rebetteraves. Et encore du blé, et encore des betteraves. Et toujours

ACTE DEUXIÈME

du blé, et sempiternellement des betteraves.

Trois pour cent dans les bonnes années.
Tous les impôts à payer, toute la sacrée
boutique du Gouvernement sur votre dos.

Ce n'est pas vous qui avez la terre, c'est
la terre qui vous tient par les bottes, une
betterave entre les autres.

TURELURE

Pourquoi donc est-ce que vous avez telle-
ment envie de ma terre de Dormant ?

SICHEL

Il n'y a pas de spectacle plus désolant
qu'un champ de betteraves.

LUMIR

Ça fait buter les chevaux.

LOUIS

Vous avez raison, père Ali ! Eh, disons-le,
sambleu, il n'y a de vraie propriété que celle
qu'on a volée, parce qu'on en avait telle-
ment envie !

Un bien qu'on a conquis les armes à la
main et qu'on défend à coups de fusil !

Une putain de terre qui vous fout la fièvre
et dont vous êtes déterminé à faire ce qu'elle
ne veut pas !

LE PAIN DUR

TURELURE

C'est comme ça qu'on a pris la Pologne, hé, hé !

ALI

Lisez l'histoire. Il n'y avait pas moyen de faire autrement que de la partager.

TURELURE

Cette méchante Pologne ! Oui, c'est elle qui a induit en tentation ses vertueux voisins. Ah, c'est là son grand crime qu'on ne peut lui pardonner !

— Vous ne dites rien, ma chère belle-fille ?

LUMIR

Je cherche mon sac.

TURELURE

Le voici. Il était sous ma serviette. Qu'il est lourd ! Qu'est-ce qu'il y a dedans ?

LUMIR, *reprenant le sac.*

Deux pistolets chargés.

TURELURE

Otez l'un d'eux et faites une place pour mon cœur.

ACTE DEUXIÈME

— Eh bien, père Ali, je crois qu'il est temps que nous en finissions et que nous réglions toutes ces affaires ensemble.

LOUIS

Mon père, vous savez que j'ai besoin de vous parler.

TURELURE

Est-ce tellement pressé ?

LOUIS

Oui, s'il vous plaît, c'est tellement pressé.

TURELURE

Eh bien, je suis à toi dès que j'aurai fini.

(Sortent Ali et Sichel. Turelure fait quelques pas pour sortir. Il revient, achève son verre de vin, puis sort).

SCÈNE II

LOUIS, à *Lumîr*.

Bonjour, Mademoiselle.

LUMIR

A vos ordres, mon Capitaine.

LOUIS

Voulez-vous avoir la bonté de m'expliquer
ce qui se passe en ces lieux ?

LUMIR

C'est Sichel qui vous a dit de venir ?

LOUIS

Elle-même.

LUMIR

Je sais que vous êtes en correspondance
avec elle.

ACTE DEUXIÈME

LOUIS

Oui. Et vous voyez que je m'en trouve bien.

LUMIR, *dure*.

Louis, j'ai demandé à votre père cet argent que vous me devez, et celui qui vous est nécessaire.

J'ai fait le siège du vieillard par tous les bouts et je crois que Sichel m'a aidée de son mieux.

En vain.

LOUIS

Il ne fallait pas demander d'argent. Il fallait que ce soit lui au contraire qui nous en offre.

LUMIR

On ne peut pas le tromper. Il sait très exactement où nous en sommes.

LOUIS

C'est pourquoi vous avez essayé d'un autre moyen ?

LUMIR

C'est vrai. Il a bien voulu m'offrir sa main hier soir.

LE PAIN DUR

LOUIS

Et vous avez l'intention de l'accepter ?

LUMIR

C'est un homme irrésistible.

LOUIS

Que vous a-t-il proposé ?

LUMIR

Il a mis son bras à mon service et m'offre de se faire le général et l'homme d'affaires de la Pologne.

LOUIS, *riant aux éclats.*

Ah ! ah ! ah !

LUMIR

N'est-ce pas, c'est drôle ?

LOUIS

Le plus grand coquin a dans son cœur un stock des plus nobles sentiments,
Dont il regrette de n'avoir jamais pu se servir.

C'est comme neuf.

ACTE DEUXIÈME

LUMIR

Croyez-vous que je sois incapable de m'en servir ? Qui sait ?

Entre un vieillard et une jeune fille, la partie n'est pas égale. Je n'ai qu'à lui sourire d'une certaine manière que j'ai essayée et je vois qu'il la connaît.

Un vieillard et une jeune fille ! des mains aussi fortes et délicates que celles de la mort.

LOUIS

Ainsi, mon père m'a tout pris et maintenant, il me prend ma femme !

LUMIR

Vous n'aviez qu'à la défendre.

LOUIS

Voyons, Lumîr, c'est ridicule ! vous ne voulez pourtant pas me faire dire que je vous aime.

Non ! J'ai beau essayer, cela me reste dans la bouche.

Et il n'est pas facile de vous dire ce qu'on veut, mais vous avez l'air tout de suite si loin quand vous le voulez.

Mais nos vies à tous les trois depuis de

LE PAIN DUR

longues années, la vôtre, celle de votre frère,

Oui, elles furent tellement réunies, dans la souffrance, dans la lutte, dans l'espoir, dans la misère !

Oui, mon enfant, et dans ce qui n'est pas considéré de ce côté-ci de la mer comme la stricte honnêteté. — Par les honnêtes gens comme mon père.

Je tiens tellement à vous, mon bel ange lointain à mes côtés, est-il possible que nous soyons séparés ?

LUMIR

Ce n'est pas ma faute.

LOUIS

Vous m'avez sauvé la vie !

LUMIR

Ça suffit à vous donner tous les droits ?

LOUIS

Vous êtes toujours là quand je suis triste, quand j'ai la fièvre ;

Quand on est vaincu.

Toujours calme, toujours jeune, forte, avisée, et toujours prête à partir dans les vingt minutes.

ACTE DEUXIÈME

Pas une heure de votre temps depuis ces six années que vous ne m'avez consacrée, à moi et à mon bien.

Vous avez toujours cru aux possibilités de la Mitidja, ah, c'est un lien entre nous !

LUMIR

Je vous ai même donné tout ce que j'avais.

LOUIS

Je le sais.

LUMIR

Et ce que je n'avais pas : ces dix mille francs sacrés.

LOUIS

Je vous les rendrai.

LUMIR

Dans un mois, vous serez vendu et tout sera fini.

LOUIS, *violemment*.

On ne me vendra pas ma terre !

LUMIR

L'échéance est le 30.

LE PAIN DUR

LOUIS

Je vous dis qu'on ne me vendra pas !

LUMIR

Le pays pacifié, les chemins faits, la terre prête à rendre. Le moment est venu pour votre père et pour Ali de mettre la main dessus.

LOUIS

N'essayez pas de me faire perdre la tête. Pour le moment, ce n'est pas ma terre que je suis venu sauver.

C'est vous, mon enfant, ma sœur, vierge Lumîr, *contessina*, mon petit hussard !

Ne dites pas qu'il n'est plus personne au monde qui m'aime pour autre chose que son propre intérêt.

Ma mère a mieux aimé mourir que de me voir et mon père, dès que je suis né, a mis tout son cœur à me détester.

Je me souviens de ces yeux attentifs dont il me regardait, suivant chacun de mes mouvements.

Et toujours plein de politesse. Toujours il me parlait comme à une grande personne.

Je ne me souviens pas qu'il m'ait jamais appelé autrement que monsieur.

J'espérais qu'il y aurait quelque part un

ACTE DEUXIÈME

enfant et un camarade qui serait à moi seul, simplement parce qu'il m'aime le mieux.

Quelqu'un pour écouter ce que je dis et avoir confiance en moi,

Quelqu'un avec votre visage qui n'est pas tellement beau, mais il n'en est aucun autre qui ait du charme pour moi, et il me parle de tant de choses que je ne comprends pas,

Un compagnon à voix basse qui vous prend dans ses bras et qui vous avoue qu'il est une femme, — un ami,

Un seul, c'est assez d'un.

LUMIR, *les yeux baissés.*

Oui, je suis cela pour vous. Ne croyez pas que je suis insensible.

LOUIS

Cependant, tu vas te vendre à mon ennemi, à ce père qui m'a fait !

Nul ennemi ne vous a suffi si ce n'est précisément celui-là.

LUMIR

Louis, tout de même, j'existais avant de vous connaître. Et moi aussi, avant que vous soyez là,

J'ai un père qui m'a fait.

LE PAIN DUR

LOUIS

Vous l'aimiez, lui !

LUMIR

Mon père, mon frère et moi.

LOUIS

Ici, le monde s'arrête.

LUMIR

Mon frère, mon père ! Tous deux sont morts et je reste seule, une même chose avec eux.

LOUIS

C'est vous-même que je veux épouser et non pas votre frère et votre père.

LUMIR

Je ne suis pas distincte. Mon père avec nous ! Ses bras autour de moi et ma tête sur son épaule !

Je n'ai pas eu d'autre patrie que lui ! Son visage, ses yeux, son grand dénuement,

Ces larmes que j'ai vues couler, cette sublime colère comme sur le champ de bataille, son cœur avec celui de son enfant !

Et cet argent, mourant de faim, auquel

ACTE DEUXIÈME

il ne touchait pas, ce trésor de la patrie, sous sa veste râpée, cette suprême poignée de terre à nous, est-ce que je la laisserai périr ?

Je ne fais qu'un avec lui ! Qui me prend, il nous prend tous ensemble !

Quelle autre patrie que dans les yeux de mon père quand il me tenait ainsi serrée contre lui ?

Je reste seule.

LOUIS

Il reste moi qui suis aussi seul que vous. Laissons le passé où il est.

Il n'est meilleure patrie que celle qu'on se fait soi-même. Qu'est-ce que la Pologne ? Nous sommes tous les deux assez forts pour le soleil d'Afrique.

LUMIR

Il y a un sillage derrière moi que la mer ne suffit pas à disperser.

La Pologne, pour moi, c'est cette raie rose dans la neige, là-bas, pendant que nous fuyions,

Chassés de notre pays par un autre plus fort,

Cette raie dans la neige, éternellement !

LE PAIN DUR

J'étais toute petite alors, blottie dans les fourrures de mon père.

Et je me souviens aussi de cette réunion, la nuit, alors que la révolte commença.

Mon père me prit dans mon lit et m'apporta au milieu de ces hommes armés, tous gentilshommes,

Et il me leva tout debout comme il aimait à le faire, mes deux pieds dans ses fortes mains,

Toute droite dans ma longue chemise blanche et mes cheveux bruns répandus,

Comme une petite statue de l'Espérance et de la Victoire !

Et tous ces hommes fiers autour de moi, les sabres dégainés, criant hurra !

LOUIS

Eh bien ! Que serait-il arrivé s'ils avaient réussi ? Un pays comme celui que vous voyez autour de vous,

Des journaux, des ministres, un parlement et toutes ces choses inexprimablement dégoûtantes,

Le jeu des intérêts, l'opinion publique, l'essor des forces économiques. Pots de vin, raffineries, Sociétés par actions.

Des hommes sur vous comme Toussaint Turelure et comme Ali Habenichts.

ACTE DEUXIÈME

Croyez-vous que je sois le fils ou le compatriote de ces gens-là ? Il n'y a plus d'autre patrie que soi-même.

La Pologne n'a pas réussi ? Tant mieux : Il y a bien assez de patries comme cela !

LUMIR

Vous parlez comme Sichel.

LOUIS

Son père vaut le mien.

LUMIR, *suave*.

Quand je l'aurai épousé...

LOUIS

Plaît-il ?

LUMIR

Quand j'aurai épousé le Comte de Coûfontaine, votre père...

LOUIS

Vous serez une belle-mère tout à fait charmante.

LUMIR

Je dis que quand j'aurai épousé votre père,

LE PAIN DUR

Je serai bonne pour vous, Louis !

Nous nous intéresserons à vous. Nous mettrons un peu d'argent dans vos cultures. Nous vous recommanderons au Gouverneur.

LOUIS

Ce sera beau. Toutefois, il pourrait arriver quelque chose auparavant.

LUMIR

Quelque chose ? Tu es bien incapable de rien faire, lâche !

LOUIS

Je ne suis pas un lâche !

LUMIR

Tu veux une femme et tu es incapable de la défendre !

Es-tu un homme ? Est-ce que tu te laisseras marcher sur le ventre jusqu'à la fin ? Est-ce que tu te laisseras éternellement chevaucher par ce vieux cadavre ?

Ce n'est pas assez de tes biens ? Tes biens que tu t'es faits toi-même sans qu'il y soit pour un sou !

C'est ta femme qu'il veut à présent ! C'est moi qu'il vient te prendre sous ton nez !

ACTE DEUXIÈME

LOUIS

Il ne l'aura pas.

LUMIR

Il a déjà tes biens. C'est lui qui fera la vendange cette année.

Et toi, on te payera trois francs par jour pour les gros travaux et le sulfatage.

LOUIS

Ne me rends pas fou !

LUMIR

Maintenant, c'est ta femme qu'il va prendre aussi et je suis à lui.

LOUIS

Il ne l'a pas prise encore.

LUMIR

Il ne l'a pas prise encore ?

Lève-toi, *hombre* ! lève-toi, je te dis !

LOUIS

Malheur à toi si je me lève !

LUMIR

Crois-tu que j'aie peur,

LE PAIN DUR

Capitaine ! Capitaine Louis-Napoléon Turelure-Coûfontaine !

Lève-toi, lève-toi que je te regarde ! Coûfontaine, Coûfontaine...

(Elle rit aux éclats).

LOUIS, *sombre.*

Adsum.

(Il se lève).

LUMIR

Tu es un lâche et je te crache à la figure !

(Silence).

LOUIS, *bas.*

Lumîr, assez.

LUMIR, *à mi-voix, entre ses dents.*

Lâche ! lâche !

LOUIS

Assez, petite furie !

LUMIR, *de même.*

Rends-moi mes dix mille francs, voleur !

LOUIS

Tais-toi et laisse-moi réfléchir.

ACTE DEUXIÈME

LUMIR

Louis ! *Caballero* ! Ecoute-moi, soldat de la Légion Etrangère !

Tous les deux nous avons servi sur la terre d'Afrique, sous un drapeau qui n'est pas le nôtre, pour une cause qui ne nous intéresse pas,

Pour l'honneur du Corps,

Sans amis, sans argent, sans famille, sans maître, sans Dieu,

Estimant que ce n'est pas trop de l'esclavage pour payer cette demi-liberté !

Il reste l'Honneur !

Si Dieu existait,

Oui, si Dieu existait,

(Elle regarde le crucifix — d'une voix déchirante :)

Si Dieu existait, il y aurait Dieu d'abord, mais il n'y a plus que des soldats dans le même rang et des hommes égaux, le devoir entre les camarades, la batterie des Hommes-sans-peur !

Il y a l'honneur !

Es-tu un lâche ? Quand un camarade t'appelle au secours, est-ce que le premier devoir n'est pas de répondre ? Il n'y a que nous au monde.

Qui est ton père ? Quel bien t'a-t-il fait ?

Quand tu étais par terre sur la brèche de
Constantine avec trois balles dans la peau,

Est-ce que mon frère a tellement réfléchi
pour te charger sur son dos,

Quand tu claquais des dents sous ton
gourbi avec une sale fièvre,

Est-ce une autre que j'ai laissée te soi-
igner ? Tu faisais sous toi et c'est moi qui
te nettoyait comme un enfant.

Qui a eu confiance en toi ? Qui t'a prêté
de l'argent ? Pas un sou que nous ne t'ayons
donné, ce qui était à nous et pas.

Sans reçu, sans intérêts, en vrais mili-
taires, en chics camarades, en hommes du
même *çouf*.

Mon frère est mort à ton service, mainte-
nant je suis seule.

LOUIS

Il est cependant permis de réfléchir et de
chercher sa voie.

LUMIR

Il n'est pas permis de réfléchir et il n'y a
qu'une voie.

LOUIS

Le cœur me lève à l'idée de porter la
main sur le vieux Monsieur.

ACTE DEUXIÈME

LUMIR, *doucement.*

LOUIS, sauve-moi. Je suis seule sur la terre.

LOUIS

Tu as confiance en moi ?

LUMIR

Oui, j'ai confiance en toi.

LOUIS

Donne-moi le sac.

LUMIR, *ouvre le sac et en tire deux pistolets.*

Fais attention !

Il y a dedans deux pistolets, l'un grand, l'autre petit.

Je les ai chargés moi-même ce matin.

LOUIS

Bien.

LUMIR

Tu vois ? Les amorces sont mises. Maintenant, écoute bien.

Le petit est chargé à blanc, il n'y a pas de balle. Tu as entendu ce que je te dis ?

LE PAIN DUR

LOUIS

Le petit est chargé à blanc, il n'y a pas de balle.

LUMIR

Le petit, tu entends ? Pas d'erreur.

Le vieux est lâche. Je suis sûre que la peur suffira et qu'il n'y aura pas besoin d'en venir aux extrémités.

Il vient de toucher 20.000 francs d'Ali. C'est Sichel qui me l'a dit. Il les a certainement sur lui.

Il est vieux. Il est usé. Qui sait si l'émotion ne suffira pas ? C'est une idée que Sichel m'a donnée.

Elle est avec son père dans l'autre aile du bâtiment. Il n'y a personne dans celle-ci. Il n'y a rien à craindre d'elle.

LOUIS

L'autre pistolet ?

LUMIR

L'autre pistolet est chargé à balle.

LOUIS

C'est bien.

ACTE DEUXIÈME

LUMIR

Tous les deux sont au cran d'arrêt, mais on peut les armer avec une seule main.

LOUIS

J'ai compris.

LUMIR

Je les remets tous les deux dans le sac.

LOUIS

Mets le sac ici à ma droite.

LUMIR

Du cœur.

(Elle le regarde et lui sourit. Puis elle sort).

SCÈNE III

(Entre Turelure).

TURELURE

Monsieur mon fils, me voici à vous, toutes affaires réglées avec le Barkoceba.

Seigneur ! Que deviendrions-nous si je n'étais là pour prendre soin de votre héritage !

(Il essaye vivement de prendre le sac que Lumir a laissé sur la table. Le capitaine le lui retire. Tous les deux se regardent en silence).

LOUIS

Mon père, pourquoi me faites-vous tort ?
Mon père, pourquoi me faites-vous la guerre ?

C'est bien, vous avez le dessus et me voici prêt à composer.

ACTE DEUXIÈME

TURELURE

Tu es mon fils unique et mes sentiments pour toi sont ceux du plus tendre intérêt.

LOUIS

Quittez ce ton.

TURELURE, *grinçant des dents.*

Et toi, tu voudrais m'ôter la vie si tu le pouvais !

LOUIS

Pourquoi faites-vous que je ne puisse aller nulle part sans que vous me barriez la route ?

TURELURE

Il ne fallait pas me réclamer cet argent de ta mère à ta majorité. Je ne pouvais te le laisser dissiper.

Et ce que tu jetais, il valait autant que je fusse là pour le ramasser.

LOUIS

Je n'ai pas jeté d'argent et ma vie est dure. Je ne suis pas un homme de plaisir.

LE PAIN DUR

TURELURE

Tu es un homme de chimère, donnant ce qu'il a pour ce qu'il n'a pas.

LOUIS

Je suis un homme de conquête. Qui m'y a forcé ? Je n'ai eu ni père ni mère. Tout ce que j'ai, il me fallait le tenir de moi-même.

TURELURE

Tu oublies la fortune que tu as reçue de moi.

LOUIS

Reprise de force, mon père, à grand appareil de papier timbré.

TURELURE

Ne t'étonne donc pas que j'essaie de la rattraper.

LOUIS

Vous n'y êtes de rien. C'est le bien de ma mère qu'elle avait reconstitué à grand labeur.

TURELURE

De rien ? Tu dis que je ne suis de rien dans Coûfontaine ?

Mort de ma vie ! J'en suis fait et je l'ai

ACTE DEUXIÈME

dans les os ! qu'est-ce auprès de moi que ces comtes toujours absents, coupés de tous les sangs de France et d'Europe, ces produits de haras et de chenil ?

Ah, ça me faisait pitié que de voir cette bonne terre de France fondre et frire comme du beurre sur le sable d'Afrique !

Je suis plus Coûfontaine que toi !

LOUIS

Je ne suis ni Turelure ni Coûfontaine.

TURELURE

Tu es Turelure, le front et le nez sont les miens.

La bouche fine et dessinée est celle de ta mère. Quelque chose d'assez simple.

LOUIS

C'est à cause de la bouche que vous me haïssez ?

TURELURE

Non, c'est à cause du nez et du front.

LOUIS

Un père se réjouirait d'être ainsi continué.

TURELURE

Qu'est-ce qu'il y a à continuer ? Il n'y a

LE PAIN DUR

pas besoin de deux Turelure. Et moi, à quoi est-ce que je sers, alors ?

LOUIS

Je ne suis pas Turelure.

TURELURE

Tu l'es. Tu te sers de la même figure que moi et ton âme fait les mêmes plis.

Je te comprends à fond, et ne dis pas que tu ne me comprends pas aussi ! ça bouge ensemble.

Ou sinon je ne verrais pas ce regard dans tes yeux. (Bon, je ne te veux pas de mal). C'est cela qui nous fait du mal à tous les deux.

Tu es le Turelure concurrent et successeur.

Il n'y a pas là de quoi se fondre d'amour et de bénignité ! Quoi ! je me défends !

LOUIS

J'ai mis exprès la mer entre vous et moi.

TURELURE

En emportant mon bien.

LOUIS

Vous dites que vous l'avez repris.

ACTE DEUXIÈME

TURELURE

Ma mort te le rendra. Je n'aime pas les gens qui sont intéressés à mon décès.

LOUIS

Ce n'est pas à votre mort que je suis intéressé. Je viens à vous dans un sentiment de tristesse et de curiosité pendant que vous vivez encore.

Pourquoi vous débattre ainsi avec fureur comme si je vous tenais à la gorge ?

Je vous regarde, oui, ça m'intéresse, et je voudrais savoir de quoi je suis fait.

Mon père qui m'avez fait, expliquez-moi pourquoi.

Il y avait quelque chose en vous qui n'était pas fini et qui ne pouvait venir à la vie que dans un autre

Par le moyen de cette autre, ma mère.

Et il est bien vrai que je vous ressemble. C'est comme si je vous voyais pour la première fois. Oui, je vous vois en plein et je pourrais tout dessiner.

TURELURE

Pour moi je n'éprouvais aucun besoin de te voir.

LE PAIN DUR

LOUIS

N'est-ce pas ? un enfant, c'est comme un autre soi-même que l'on peut regarder de ses deux yeux,

Soi-même et quelque chose d'autre et d'intrus,

La conscience hors de vous qui s'anime et qui agite les bras et les jambes,

Une conséquence vivante sur laquelle tu ne peux plus rien, papa !

TURELURE

Il fallait que je fisse de toi tout le but de mon existence ?

LOUIS

Quel a été le but de votre existence ?

TURELURE

Quel est le but d'un nageur, sinon de ne pas aller dessous ? Pas le temps de réfléchir à autre chose.

Il n'y avait pas de fond de bois pour nous ! Pas le temps de faire la planche et de se chauffer le ventre au soleil. Il y en a très bien qui ont bu un petit coup près de papa Turelure !

Ce n'est pas moi qui me suis mis à l'eau,

ACTE DEUXIÈME

c'est la mer qui m'a pris et qui ne m'a plus quitté.

Je voulais vivre.

Des vagues comme des montagnes ! Il faut monter avec elles. Attention qu'elles ne vous versent pas sur la tête comme une charretée de cailloux ! Chacun pour soi et tant pis pour les camarades.

LOUIS

Vous voilà au sec.

TURELURE

Oui. J'attends ce que tu as à me dire.

LOUIS

Je sais que vous me tenez. Vous m'avez suivi de loin avec une patience de chasseur.

Toutes les routes autour de moi sont bouchées. Vous avez bien réfléchi et vous n'en avez pas oublié une.

Vous le savez, je ne puis faire face à l'échéance du 30.

Faute de quoi je suis saisi et vendu par le compère Habenix.

TURELURE

Il te reste l'armée que tu as désertée,
Et qui est toujours ouverte aux hommes

LE PAIN DUR

de notre sang. Tu peux toujours compter
sur moi pour ton avancement,
Pour un avancement raisonnable.

LOUIS

Saisi, vendu.

TURELURE

Il te reste les espérances.

LOUIS

C'est vrai, il me reste l'espérance.

TURELURE, *chantonnant.*

*Quand papa lapin mourra,
J'aurai sa belle culotte !*

*Quand papa lapin mourra,
J'aurai sa culotte de drap !*

LOUIS

Je vous cède une terre toute molle et nettoyée, une belle terre sans aucun venin, pure comme une pucelle, vous n'y trouveriez pas une racine, pas une pierre aussi grosse que le poing.

C'est moi qui ai fait cela et j'ai manqué d'y crever.

ACTE DEUXIÈME

TURELURE

Je vais te dire un secret, mon garçon. Je me fous de ta terre et de ton travail.

Tu n'es qu'un paysan et tu ne vois pas autre chose que la terre qui fait du fruit.

Mais pour moi c'est autre chose qui me paraît bien doux et sucré !

LOUIS

Le « Chapeau de gendarme », n'est-ce pas ? Mes sept arpents au bord de la mer près du Camp-des-Zouaves ?

TURELURE

Tu l'as dit, mon petit enfant ! c'est tout chocolat !

Ah, quels beaux Magasins-Généraux nous allons y construire et matière à warrants !

LOUIS

Et vous ne ferez rien de ma terre de la Mitidja ?

TURELURE

Rien du tout, mon capitaine ! Pourquoi se donner tant de mal quand il n'y a qu'à attendre, les bras croisés ?

Si le pays se développe, nous profiterons du travail des autres.

LE PAIN DUR

LOUIS

Ecoutez, mon père, je ne vous demande rien ; laissez-moi seulement comme régisseur sur ma terre,

Sur votre terre, veux-je dire.

TURELURE

Non, le plus sûr est d'arrêter les frais et risques,

Et de laisser faire aux gens de cœur.

LOUIS

C'est votre idée ?

TURELURE

Oui, mon fils, c'est mon idée.

LOUIS

Et est-ce qu'il ne vous a jamais frappé, Monsieur le Comte,

Qu'il peut être dangereux de réduire un homme au désespoir ?

TURELURE

Je n'ai peur que des optimistes.

Il n'y a rien de moins dangereux qu'un homme désespéré ;

Quand on est hors de sa portée.

ACTE DEUXIÈME

LOUIS, *mettant la main sur le sac.*

Vous n'êtes pas hors de ma portée.

TURELURE

Louis, tu es trop de mon sang pour sauter dans la mare à Gribouille.

LOUIS

Ne vous y fiez pas trop, je vous le conseille. Oui, regardez-moi, Monsieur, vous m'avez bien regardé ?

Et ne quittez pas cette table, je vous le défends ! Ne bougez bras ni jambes, je vous dis ! Fixe !

Ah ! Ah ! je vois une grosse bosse sous votre redingote. C'est l'argent que vous a donné Habenix ?

TURELURE

Ne fais pas de bêtises.

LOUIS

Et vous, ne faites pas le dévorant avec moi, je vous le conseille, Monsieur mon père !

Vous voulez voir ce qu'il y a dans ce petit sac ?

(Il ouvre le sac et en tire les deux

LE PAIN DUR

pistolets qu'il arme et place soigneusement devant lui).

TURELURE

Gamin, ce que tu fais est de bien mauvais goût.

Si tu tires, on viendra.

LOUIS

Tout le monde est dans l'autre aile de la maison,

Par les soins de Sichel.

TURELURE

Par les soins de Sichel ! je comprends. Quoi donc, c'est sérieux ?

LOUIS

Je n'ai pas le choix des moyens, je marche, je ne suis pas libre !

Mon père, je vous en supplie, comprenez qu'il n'y a aucun moyen de reculer.

Je ne suis pas libre ! Il me faut cet argent ! Je dois !

Je dois cet argent, et il faut à tout prix que je le restitue, ou je perds l'honneur, je suis entièrement perdu !

Je vous dis que je dois avoir cet argent.

ACTE DEUXIÈME

— Ne bougez pas ! — Mon père,
Vous m'avez pris tout ce que j'avais.

TURELURE

Tu n'avais rien du tout.

LOUIS

Gardez-le.

TURELURE

Mille grâces.

LOUIS

Mais donnez-moi ces dix mille francs.

TURELURE

Non. C'est non. Moi non plus, je ne peux pas, je ne peux pas te les donner.

LOUIS

Ces dix mille francs qui ne sont pas à moi, ni à vous et qui ne sont pas à celle-là même qui me les a prêtés.

TURELURE

Eh bien, elle a pris ses risques.

LOUIS

Je vous assure qu'il me faut ces dix mille francs et que je les aurai. — Ne remuez pas

LE PAIN DUR

ainsi, je vous en prie, cela me fait mal au cœur.

TURELURE

Et qu'est-ce qui arrivera, pauvre benêt, si tu lui rends ces dix mille francs ?

LOUIS

Cela m'est égal.

TURELURE

Crois-tu qu'elle t'épousera, ruiné comme tu l'es ?

LOUIS

Je n'en sais rien.

TURELURE

Jamais, je te dis ! jamais ! elle me l'a dit.

LOUIS

Raison de plus pour que vous me donniez cet argent.

TURELURE

Elle fout le camp avec et c'est fini.

LOUIS

Qu'est-ce que cela peut vous faire ?

ACTE DEUXIÈME

TURELURE

Ne vois-tu pas que si tu lui rends cet argent,

Nous perdons toute prise sur elle ? Ce n'est pas plus ton intérêt que le mien. Qu'est-ce que cela peut me faire, bougre d'égoïste ?

Si j'étais son mari, je ne lui donnerais jamais d'argent que sur vu des notes.

LOUIS

Son mari ?

TURELURE

Eh ! Tu te crois toujours tout seul au milieu de tes jujubiers, espèce de sauvage !

LOUIS

Ainsi, c'est sérieux et je le tiens de votre bouche même ;

Vous m'avez pris mon bien et maintenant, tu veux me chauffer ma femme !

TURELURE

C'est toi qui la laisses aller.

LOUIS

Vous lui avez demandé, n'est-ce pas ?

LE PAIN DUR

TURELURE

Bon, j'ai été repoussé avec perte.

LOUIS

Laissez-la donc tranquille ?

TURELURE

Laisser une chose qu'il me faut ? Je ne puis quand je le voudrais.

(Geste de Louis).

Louis, mon fils, ne me tue pas ! Cela ne te servirait à rien. Tu n'auras pas ma fortune. Oui, je t'expliquerai ! J'ai des arrangements avec Sichel, elle a tout, j'ai pris une assurance !

LOUIS

Ne me provoquez pas !

TURELURE

J'ai eu tort, j'ai fait le brave. Ce n'est pas ce que je voulais dire ! Je me suis laissé entraîner.

Oui, j'ai eu des torts envers toi, laisse-moi un peu de temps, je ferai ce que tu voudras !

Je ne suis pas brave. Tu verras comme on

ACTE DEUXIÈME

tient à la vie quand on est vieux ! les jours comptent.

Ne me fais pas de mal, Louis !

LOUIS

Donnez-moi ces dix mille francs.

TURELURE

Je ne peux pas, Louis ! Attends un peu ! Aie pitié de moi, mon enfant ! Cela ne m'est pas possible.

LOUIS

Savez-vous une chose, mon père ? Savez-vous ce qu'elle m'a dit ?

Vous n'êtes pas libre, dites-vous, et je ne le suis pas non plus, et elle ne l'est pas davantage.

Il lui faut cet argent que vous avez et qui n'est pas à elle.

TURELURE

Tout ce que j'ai, si elle veut, est à elle.

LOUIS

Eh bien, soyez content, elle veut. Oui, si je ne lui rends pas ce dépôt dont elle est saisie,

Elle est prête à se laisser épouser.

LE PAIN DUR

TURELURE

Louis, c'est une bonne parole. A cause de cela, je te pardonne tout le reste.

Elle est si jeune et si gentille, c'est un rayon de soleil dans ma vie.

Et que ses bras sont blancs ! j'ai vu ses bras à dîner, l'autre jour. Il me faut ces bras-là.

LOUIS

Et cela vous est égal de vous faire épouser par nécessité ?

TURELURE

Nécessité engendre la crainte qui est la moitié de l'amour chez une femme.

LOUIS

Et la moitié de la sagesse chez un vieux turlupin.

TURELURE

Louis, tu as eu tort de me dire qu'elle voulait m'épouser.

LOUIS

Elle veut. Vous avez touché son cœur.

ACTE DEUXIÈME

TURELURE

Comment veux-tu que je fasse maintenant ?

Je t'aurais encore donné cet argent, brigand, bien que ce soit dur.

LOUIS

C'est plus dur encore de mourir.

TURELURE, *avec un gros soupir.*

C'est vrai, c'est encore plus dur de mourir.

Mais il n'y a pas moyen de faire autrement.

LOUIS

Soyez sage.

TURELURE

Non !

Tu peux tout demander à un Français
Excepté de faire le chapon et de renoncer
à une femme par contrainte.

Cela, c'est impossible ! cela, non ! Je suis
Français et tu ne peux pas me demander
cela.

Tu peux tuer ton père, si tu le veux.

LE PAIN DUR

LOUIS

C'est votre dernier mot ?

TURELURE

Tue-moi si tu le veux...

Non, ne me tue pas, j'ai peur !

LOUIS

L'argent.

TURELURE

C'est impossible ! Tu ne crois pas en Dieu, Louis ?

LOUIS

Je n'y crois pas.

TURELURE

Je suis perdu, je ne suis entouré que de figures impitoyables !

Voici mon fils, et je me tiens au milieu de ces deux femmes qui me conduisent à la mort avec un sourire funèbre !

LOUIS

Est-ce que vous y croyez ?

ACTE DEUXIÈME

TURELURE

J'y crois ! je suis le seul croyant et votre bestialité me fait horreur !

Tu ne comprends pas un homme du vieux temps.

J'y crois de tout mon cœur ! Je suis un bon catholique à la manière de Voltaire !

Non, non, je ne ris pas ! Mon fils, ne me tue pas, mon enfant !

LOUIS, *le couchant en joue avec les deux pistolets.*

L'argent !

TURELURE, *claquant des dents et essayant de tenir bon.*

Non. C'est impossible. Ne me tue pas !

LOUIS

L'argent, voleur !

TURELURE

Non !

LOUIS

Mon argent, voleur ! mon argent, voleur !
les dix mille francs, voleur !

(Signe que non).

LE PAIN DUR

(Louis tire à la fois avec les deux pistolets. Les deux coups ratent. Turelure reste un moment immobile et les yeux révulsés. Puis la mâchoire s'avale et il s'affaisse sur un bras du fauteuil).

(Louis s'approche de lui, ouvre les vêtements, tâte le cœur, fouille dans les poches, prend l'argent, remet le corps en position. Lui-même, debout et les bras croisés, le regarde fixement).

(Entre Lumîr).

SCÈNE IV

LUMIR

Je n'entendais plus rien. Je suis entrée.

LOUIS

Vous écoutiez à la porte ?

LUMIR

Oui.

(*A demi-voix*).

Tu as tiré ?

LOUIS

Oui.

Les deux coups à la fois.

LUMIR

Eh bien ?

LOUIS

Tous les deux ont raté.

LE PAIN DUR

LUMIR

Mais ton père...

LOUIS

... Est mort. Oui, il est mort tout de même. Il est bien mort. Son misérable cœur s'est arrêté.

LUMIR

Cependant les amorces étaient fraîches, la poudre sèche et je sais charger.

LOUIS

Tu auras oublié de souffler dans la cheminée. Ce sont de vieilles armes...

LUMIR

Tu lui as pris l'argent ?...

LOUIS

Je l'ai. (*Il lui donne l'argent*). Voici les dix mille francs. Pas besoin de quittance entre nous.

LUMIR

Louis, que faut-il que je te dise ?

LOUIS

J'ai tué mon père.

ACTE DEUXIÈME

LUMIR

Tu l'as tué. C'est bien. Il n'y avait pas autre chose à faire.

LOUIS

Il fallait. Je n'étais pas libre.

LUMIR

Je jure que cet argent était à moi et qu'il n'avait pas le droit de le garder, et que je n'étais pas libre de le lui laisser.

LOUIS

Il n'y a qu'à ne plus y penser.

LUMIR

Comme il est jaune ! comme il nous regarde avec ses vieux yeux rouges !

LOUIS

N'aie pas peur, il ne te fera rien. Le vieux *gentleman* est tout à fait tranquille et jamais il n'a eu l'air si respectable.

LUMIR

Louis !

LOUIS

Crois-tu que j'aie regret de ce que j'ai

LE PAIN DUR

fait ? C'est fini, cela n'est plus, il n'y a plus qu'à ne pas y penser.

Je n'étais pas libre.

LUMIR

Tu as tiré les deux coups à la fois ?

LOUIS

Oui, je n'aime pas les marivaudages.

Compte ton argent, et moi, j'ai à vérifier quelque chose.

(Elle compte les billets, et lui pendant ce temps, dégageant la baguette d'une des armes, la plonge dans le canon du pistolet court et en fait tomber une balle, qu'il élève entre ses doigts).

Lumîr,

Le premier pistolet aussi était chargé.

(Elle se retourne vers lui et rit).

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

La même pièce qu'aux actes précédents. Au lever du rideau, Sichel et Lumîr (costume de femme) sont assises chacune à une table, écrivant sous la dictée de Louis qui se promène de long en large. Au milieu, à une autre table, le notaire Mortdëfroid, disparaissant derrière des liasses et des dossiers. Louis dicte et parle à la fois à tous les trois. On a mis un fauteuil contre la porte dérobée pour l'empêcher de s'ouvrir.

Deux jours ont passé depuis l'acte II.

LOUIS

Attention, Sichel ! Notre plus belle écriture de chancellerie, ma fille ! et ne gêtez pas cette feuille de papier à tranche dorée, s'il vous plaît, la dernière qui me reste. Nous y sommes ? — Je continue :

« ... Parmi les épreuves cruelles qui viennent de m'atteindre, je puise un grand réconfort... »

LE PAIN DUR

(A *Lumîr*). Vous y êtes, Lumîr ?

« Keller, Boufarik. »

(A *Sichel*). C'est mon copain là-bas, une espèce d'associé.

(A *Lumîr*). « Mon vieux, ci-joint une traite de 2.000 francs sur Dumont, Zographos et C^{ie}, sur laquelle tu paieras :

A la ligne.

Facture du 30 juin, ci... »

(A *Sichel*). « ... un grand réconfort dans ce témoignage de l'estime et de la confiance que Sa Majesté n'a cessé de montrer... »

(A *Lumîr*) : ci 1.000 fr.

100 journées d'ouvriers à 2 fr. 50, ci 250 fr.

Note Laparra 380 fr.

Frais divers Mémoire.

(A *Sichel*). « ... à mon père ».

(A *Lumîr*). Faites le total.

LUMIR

Vous avez tort de laisser tant d'argent à Keller. Il va tout boire.

LOUIS

Eh bien, qu'il boive à ma santé ! On ne perd pas son père tous les jours ! — ça va, Monsieur Mortdefroid ?

MORTDEFROID

Ce n'est pas facile de s'y retrouver.

ACTE TROISIÈME

LOUIS

Pardon de vous avoir fait venir de si bonne heure, mais je n'aime pas que les choses traînent. Et le corps est levé à dix heures et demie sans faute, on va sonner à l'église dans un moment.

A vos pièces, Sichel !

« Veuillez agréer personnellement, Monsieur le Secrétaire, l'expression de ma haute considération et vous faire l'interprète auprès de Sa Majesté... »

(A *Lumîr*). « Et quant à ce petit Maltais qui nous embête... »

(A *Sichel*) — « ... Des sentiments de reconnaissance, de dévouement et de profond respect avec lesquels je suis... » A la ligne, une ligne de blanc.

(A *Lumîr*). « ... Si tu ne parviens pas à m'en débarrasser avant mon retour... »

(A *Sichel*). « ... De Sa Majesté ».

SICHEL

Cela fait deux fois Majesté.

LOUIS

Eh bien, ça lui fera plaisir !

(*Il envoie un baiser au portrait du Roi Louis-Philippe*).

LE PAIN DUR

(A Sichel). « ... De Sa Majesté... » deux lignes de blanc, en lettres plus petites...

(A Lumîr). « ... Tu es un porc ».

(A Sichel). « ... Le très humble et très obéissant serviteur ».

(A Lumîr). « ... Mon père est mort, j'ai l'argent pour l'échéance. Je serai là le 20. » Relisez.

Eh bien, Monsieur Mortdefroid ?

MORTDEFROID

Ce que je vois n'est pas fameux, mais ce n'est vraiment pas facile de s'y reconnaître.

Le défunt Comte avait la manie des affaires et de la spéculation, auxquelles il ne s'entendait mie,

Défiant comme un vieillard, simple et plein de foi comme un petit enfant,

Tendant de toutes parts des fils où il s'empêtrait. Un vrai militaire !

Et cette crise qui se déclare à la Bourse !

LOUIS, *nasillard et bouffonnant.*

De sorte que si nous mettons d'un côté cette quittance et décharge générale de toutes les obligations, dettes, avals, participations, garanties et engagements quelconques,

ACTE TROISIÈME

Que mon père, le jour de sa mort, a reçus
du père de Mademoiselle...

SICHEL

Plus cette somme de 20.000 francs en
argent liquide que mon père lui avait versée.

LOUIS

... Que j'ai trouvée sur lui et dont je me
suis permis de m'emparer, en ayant grand
besoin.

MORTDEFROID

... Si, disons-nous, nous mettons d'un
côté cette quittance... C'était une bonne
pensée de sa part, pauvre comte ! une es-
pèce de pressentiment de sa fin. Le jour
même de sa mort ! Il voulait laisser une si-
tuation nette.

LOUIS

Si d'autre part, nous faisons état de cette
reconnaissance forfaitaire de trois cent mille
francs à payer en deux termes de six mois,
que mon dit père, le même jour, a signée en
faveur du dit père de Mademoiselle...

MORTDEFROID

Je crois que les deux se balancent. Trois

LE PAIN DUR

cent mille francs, c'est toutes les forces de votre actif. C'est une situation nette.

LOUIS

Pour net, c'est net. Fort bien, je m'y attendais.

(A Sichel). Je vous félicite, Mademoiselle. Donnez-moi tout cela que je signe.

(Il signe les lettres de Sichel et celles de Lumîr).

MORTDEFROID

On peut tout plaider, naturellement. Il y a certaines choses suspectes : comptes fictifs, papiers antidatés, ce n'est pas difficile de donner du corps à un dossier. Les contre-lettres aussi. — Mais allez faire la preuve.

LOUIS

Pas de preuve, Monsieur Mortdefroid ! Je vous charge de tout vendre et de tout liquider.

(A Sichel). Nous ferons honneur à notre signature. —

C'est une bonne affaire pour votre étude.

MORTDEFROID

Puis-je encore vous être utile en quelque chose ?

ACTE TROISIÈME

LOUIS

Nous recauserons après l'enterrement, si vous le voulez bien.

MORTDEFROID

Serviteur, Monsieur le Comte !

(Il sort).

LOUIS, à *Sichel*.

C'est une belle dot, Mademoiselle, que mon père vous laisse.

SICHEL

Vous avez reçu votre part.

LOUIS

Ma part, rien de plus juste. Ces 20.000 francs providentiels et toute l'Afrique pour moi !

SICHEL

Et votre fiancée.

LOUIS

Et ma fiancée par-dessus le marché. C'est vrai, tonnerre ! Je n'y pensais pas. Il y a de beaux jours pour nous.

LE PAIN DUR

Et maintenant, aux affaires sérieuses !
Est-ce que votre père est réveillé ?

SICHEL

Je ne sais. Je crois qu'il a passé une mauvaise nuit.

LOUIS

Encore ? Pas réveillé ?

Il faut qu'il se réveille. Tout le monde sur le pont ! J'ai besoin de lui dans une heure. Et portez-lui ces lettres de faire-part. Dites-lui qu'il s'amuse à écrire les adresses en attendant. Voici la liste. Compris ?

(Il lui donne les papiers).

(Elle sort).

SCÈNE II

LUMIR, *posant sa plume.*

Il y a des choses que je ne comprends pas.

LOUIS

Il y a des choses que tu ne comprends pas ? Qu'est-ce que tu ne comprends pas, mon petit ange ?

LUMIR

Ton père avait peur de toi. Comment a-t-il accepté ce tête-à-tête ?

LOUIS

Il n'a pu faire autrement. Il n'a pas pu résister. C'était intéressant de s'expliquer à fond avec moi et de me voir vaincu et suppliant.

En outre, il me méprisait.

C'était intéressant de me braver en face avec cet argent dans sa poche qui lui chauffait le cœur.

LE PAIN DUR

LUMIR

Et comment a-t-il pu signer cette obligation de trois cent mille francs ?

LOUIS

Bah ! Qu'avait-il à craindre d'Ali ? Tous deux se tenaient par trop de liens et de communications. C'était une assurance à rebours. Il tenait à ce que nous l'aimassions pour lui-même. Rien que ces bons petits vingt mille francs dont il n'a pas eu le courage de se séparer.

LUMIR

C'est une trouvaille de Sichel.

LOUIS

Elle lui fait honneur.

LUMIR

Il pensait que s'il lui laissait toute sa fortune...

LOUIS

D'une part cela m'ôterait tout intérêt à sa mort à lui...

ACTE TROISIÈME

LUMIR

Et d'autre part, quand il viendrait à mourir,...

LOUIS

Cela m'encouragerait à l'épouser. Oui, c'est bien son genre de plaisanteries.

LUMIR

Mais tu ne l'aimes pas, Louis, dis-moi ?

LOUIS

Si fait, *contessina*, elle seule.

(Il l'embrasse).

Que votre joue est fraîche et vos mains sont glacées.

*(Il veut l'embrasser de nouveau.
Léger mouvement de répulsion de Lumîr).*

Je vous dégoûte, Lumîr ?

LUMIR

J'ai cru voir la figure cruelle et dévorante de votre père, le meunier naïf et méchant, le marchand de moutons.

Non, vous êtes redevenu le même, — le même qu'avant.

LE PAIN DUR

LOUIS

Lumîr, je vous demande de ne plus me parler du vieux Monsieur.

C'est vrai, je l'ai tué, j'ai tué mon père, autant que la chose dépendait de moi. Le cœur y était.

Et pour ces souvenirs pénibles, cette action toutes les nuits lentement qui se prépare et qu'on recommence en rêve,

Je sais que c'est une question de fermeté, de patience et de temps.

LUMIR

Quelles sont tes intentions ?

LOUIS

Repartir pour l'Algérie, le plus tôt possible, une fois la liquidation mise en train par quoi tout est remis entre les mains du couple.

LUMIR

Sans regret ?

LOUIS

Des regrets ? Qu'ils gardent tous ces biens ! C'est un soulagement pour moi.

ACTE TROISIÈME

LUMIR

Ainsi, rien ne s'est passé ?

LOUIS

Rien ne s'est passé.

LUMIR

Tu retournes en Algérie avec moi ?

LOUIS

Avec toi, si tu le veux.

*(Elle rit, la tête baissée et fait
signe que non).*

Non ? Tu ne peux pas revenir avec moi ?

LUMIR

Non.

LOUIS

C'est en Pologne que tu veux aller ?

LUMIR, *à voix basse, comme se parlant
à elle-même.*

Oui... en Pologne... partir...

LOUIS

N'est-ce pas, de toutes manières, tu n'as

LE PAIN DUR

jamais eu l'intention de revenir avec moi ?
(Elle secoue la tête).

Qui t'appelle dans cette Pologne ?

LUMIR, *comme si elle avait l'esprit ailleurs.*

Un parent qui est malade m'appelle.

LOUIS

Pourquoi essayes-tu de mentir ?

LUMIR

Pourquoi me poses-tu des questions ?
(Silence).

LOUIS

Lumîr, qu'est-ce qu'il y a ?

LUMIR

Que ce lieu est horrible et cette pluie depuis huit jours qui n'en finit pas !

Cette grande maison ravagée, dépossédée de ses maîtres, morte...

Ce mur nu, ce Christ déposé, attendant que quelqu'un l'enlève, et tout cela pendant si longtemps qui fut toute la joie et toute l'espérance de l'humanité,

Maintenant descendu et déposé contre le mur. On l'a oublié là.

Et à la place de Jésus-Christ cette idole

ACTE TROISIÈME

hideuse, ce vieillard colorié qui n'est que joues et toupet !

Que je suis seule ici ! Grand Dieu, que je suis seule ici et que je m'y sens étrangère !

Tout, autour de moi, m'est hostile et je n'y ai aucune place. Les choses mêmes autour de moi, on dirait qu'elles ne me voient pas et que je n'y suis pas.

LOUIS

Viens avec moi. Rentre avec moi dans la vie et dans la réalité.

LUMIR

La réalité est absente. La vraie vie est absente.

Moi, du moins, je suis éveillée pour ce court moment.

(Silence).

LOUIS

La vraie vie est présente avec toutes ces choses que nous avons à y faire et qui attendent de nous l'existence.

Le passé est mort, la vie s'ouvre et le chemin devant nous est déblayé.

LUMIR

Je n'ai point de goût à cette terre étrangère.

LE PAIN DUR

LOUIS

La chose qu'on a faite n'est pas une étrangère pour nous.

LUMIR

Je n'ai rien fait autrement que par loyauté,

A mon frère, à mon père. Tous deux sont morts et j'ai récupéré cet argent.

Maintenant, je suis libre et déliée et toute seule dans ce vaste univers !

Unique et absolument seule.

LOUIS, *amer.*

Il y a la patrie là-bas.

LUMIR

Sans père, sans patrie, sans Dieu, sans lien, sans bien, sans avenir, sans amour !

Rien autour de moi que la pluie sempiternelle, ou ce soleil blanc plus effrayant que la mort,

Qui ne me montre rien autour de moi que des figures aussi vaines que le sable, un peuple d'ombres nulles.

Le torrent qui passe et personne absolument de qui je sois connue,

Rien que la rumeur éternelle de ces bou-

ACTE TROISIÈME

ches sans aucun sens qui parlent en une langue étrangère.

LOUIS

Lumîr, je t'ai aimée autrefois et je sais que tu le savais.

LUMIR, *petit sourire.*

Autrefois ?

LOUIS

Je t'aime encore.

LUMIR

Non, tu ne m'aimes plus et je suis déjà partie.

Tu n'as pas trop de toute ton âme pour penser à ce que tu fis avant-hier.

LOUIS

Pour cette Lumîr.

LUMIR, *elle étend la main pour le toucher.*

C'est vrai. Ah, pauvre ami, ah, frère, que j'ai de peine pour toi !

LOUIS

Et c'est parce que tu m'aimais que tu m'as dressé cette embûche ?

LE PAIN DUR

LUMIR

Tu parles de ce petit mensonge que j'ai fait, et de ce premier pistolet qui, effectivement, était chargé à balle ?

LOUIS

Tu voulais la mort certaine pour mon père et pour moi le crime et l'échafaud.

LUMIR

Je suis plus jeune que toi et tout cela est ma propre part bientôt.

LOUIS

Tu voulais me faire mourir ?

LUMIR

Fallait-il que je te laisse à cette femme ?

LOUIS

Je ne veux pas épouser Sichel.

LUMIR

C'est ce qu'elle veut et qui est la chose importante.

Et tu vois qu'elle a tout l'argent.

LOUIS

Que m'importe l'argent ?

ACTE TROISIÈME

LUMIR

Beaucoup. Nous avons vécu trop durement, toi et moi, pour ne pas savoir ce que vaut l'argent.

LOUIS

Je t'ai rendu le tien.

LUMIR

Oui, tu es quitte avec moi. Nous sommes quittes tous les deux.

LOUIS

Tu m'as fait commettre ce crime et maintenant, tu m'abandonnes.

LUMIR

Non point, tu n'as qu'à venir avec moi où je vais.

LOUIS

Tu sais bien que je ne puis pas, toutes ces choses que j'ai commencées m'attachent.

LUMIR, *doucement*.

Est-ce que c'est triste que je parte ?

LOUIS

Non, ce n'est pas triste.

LE PAIN DUR

LUMIR

Bien vrai, ce n'est pas triste ? (*Elle se met à genoux*). Ah, n'essaye pas de feindre ! Je vois ce regard enfantin dans tes yeux, qui me fait tant de plaisir, et ce trouble qui me rend confuse, et ce petit sourire malheureux !

LOUIS

De cela aussi, je viendrai à bout.

LUMIR

Louis, est-ce que tu tiens tellement à vivre sans moi ?

(*Elle se relève*).

LOUIS

Ne me mets pas en colère ! Ne me regarde pas ainsi de cet air de compassion et de mépris ! J'aime mieux ton indifférence.

LUMIR

Non, je ne reviendrai pas avec toi.

LOUIS

N'est-ce pas un malheur de s'entendre parler ainsi par un bout de femme qu'on tordrait entre ses deux mains ?

Tu sais bien que je suis le plus fort. Alors, pourquoi est-ce que tu ne veux pas faire ce que je veux ? Ce n'est pas juste.

ACTE TROISIÈME

LUMIR

Non, je ne reviendrai pas avec toi.

LOUIS

Lumîr, il y a tant de choses devant nous !

LUMIR

Non, il n'y a pas tant de choses devant nous.

LOUIS, *doucement*.

Reste, je ne puis me passer de toi.

LUMIR, *passionnément*.

C'est vrai que tu ne peux te passer de moi ?

Dis-le encore ! C'est vrai que tu ne peux te passer de moi ? Pour de bon ? ah, ce n'était pas long à dire !

C'est une chose courte mais elle tient tout le bonheur que je pouvais avoir. Un bonheur court.

LOUIS

Il sera long si tu veux.

LUMIR

Je ne suis pas très belle. Si j'étais très

LE PAIN DUR

belle, peut-être cela vaudrait la peine de vivre.

Je ne sais pas m'habiller. Je n'ai aucun des arts de la femme.

J'ai toujours vécu comme un garçon. Rien que des hommes autour de moi.

Regarde comme tout tient sur moi. C'est foutu on ne sait comment.

LOUIS

C'est bien ainsi.

LUMIR

Cependant, je ne suis tout de même pas si mal. J'aurais voulu une fois que tu me voies avec une belle toilette. Une toilette toute rouge.

LOUIS

Je t'aime comme tu es, *moj Kotku !*

LUMIR

Bon, il y a mille femmes comme moi, ce n'est pas la peine de vivre.

LOUIS

Il n'y en a qu'une seule pour moi.

LUMIR

C'est vrai qu'il n'y en a qu'une seule

ACTE TROISIÈME

pour toi ? Ah, je sais que c'est vrai ! Ah, dis ce que tu veux ! Il y a tout de même en toi quelque chose qui me comprend et qui est mon frère !

Une rupture, une lassitude, un vide qui ne peut pas être comblé.

Tu n'es plus le même qu'aucun autre. Tu es seul.

A jamais tu ne peux plus cesser d'avoir fait ce que tu as fait (*doucement*), parricide !

Nous sommes seuls tous les deux dans cet horrible désert.

Deux âmes humaines dans le néant qui sont capables de se donner l'une à l'autre,

Et en une seule seconde, pareille à la détonation de tout le temps qui s'anéantit, de remplacer toutes choses l'un par l'autre !

N'est-ce pas qu'il est bon d'être sans aucune perspective ? Ah, si la vie était longue.

Cela vaudrait la peine d'être heureux. Mais elle est courte et il y a moyen de la rendre plus courte encore.

Si courte que l'éternité y tienne !

LOUIS

Je n'ai que faire de l'éternité.

LUMIR

Si courte que l'éternité y tienne ! Si

LE PAIN DUR

courte que ce monde y tienne dont nous ne voulons pas et ce bonheur dont les gens font tant d'affaires !

Si petite, si serrée, si stricte, si raccourcie, que rien autre chose que nous deux y tienne !

Va, qu'est-ce que cette Mitidja et cette moisson qui s'en va toute en poussière ne laissant qu'un peu d'or entre les doigts et toutes ces choses à qui nous n'avons pas de proportion ?

Viens avec moi et tu seras ma force et ma solidité.

Et moi, je serai la Patrie entre tes bras, la Douceur jadis quittée, la terre de Ur, l'antique Consolation !

Il n'y a que toi avec moi au monde, il n'y a que ce moment seul enfin où nous nous serons aperçus face à face !

Accessibles à la fin jusqu'à ce mystère que nous renfermons.

Il y a moyen de se sortir l'âme du corps comme une épée, loyal, plein d'honneur, il y a moyen de rompre la paroi.

Il y a moyen de faire un serment et de se donner tout entier à cet autre qui seul existe.

Malgré l'horrible nuit et la pluie, malgré cela qui est autour de nous le néant,

Comme des braves !

ACTE TROISIÈME

De se donner soi-même et de croire à l'autre tout entier !

De se donner et de croire en un seul éclair !
— Chacun de nous à l'autre et à cela seul !

LOUIS

Que veux-tu de moi ?

LUMIR

Je veux que tu m'accompagnes où je vais.

LOUIS

En Pologne ?

LUMIR

En Pologne et plus loin que la Pologne. La patrie de tristesse, Ur de Chaldée, la source des larmes dans le cœur de celle que tu aimes. Dans ce pays avec moi qui est plus près que la Pologne.

LOUIS

Non, Lumîr.

(*Silence*).

LUMIR

C'est bien. Epouse la maîtresse de ton père.

LE PAIN DUR

LOUIS

Tu y tiens ?

LUMIR

Ne lui as-tu pas fait tort ? Ne l'as-tu pas privée de ce Turelure auquel elle avait droit ?

Toi aussi, tu es un Turelure.

Va, je te connais à fond. Tu es un Turelure. Tu es un vrai Français.

Est-ce qu'un Français peut se passer de femme ?

LOUIS

Je puis me passer de toi.

LUMIR

Elle t'aime. Tu serres les dents ?

LOUIS

Ce n'est pas une chose agréable à entendre dire.

LUMIR

Elle t'aime. J'ai vu comme elle te regarde aussi tendre et vibrante sous ton œil qu'une corde à violon. Elle te collera au

ACTE TROISIÈME

corps avec ses yeux noirs ! Elle t'entrera dans le corps comme de la ficelle, le lierre dans du bois de chêne.

LOUIS

C'est bien. C'est tout de même moi qui suis le plus fort.

LUMIR

Vis heureux.

(Un temps).

Heureux ou non..

(Un temps).

Adieu donc, frère !

LOUIS

Ah, ne souris pas ainsi, avec ce sourire qui dégoûte d'être vivant !

LUMIR

Vis. Je ne veux pas de toi.

LOUIS

Penses-tu sauver la Pologne ?

LUMIR

C'est la moquerie que vous me faites tous,

LE PAIN DUR

Ali, Sichel, ton père, tous les Juifs autour de nous.

LOUIS

Tu ne peux pas susciter ton pays à toi toute seule.

LUMIR

Non.

(Elle regarde le crucifix).

LOUIS

Si Dieu existait, il sauverait la Pologne.

LUMIR

Ce n'est pas de la sauver qu'il s'agit.

LOUIS

De quoi s'agit-il donc ?

LUMIR

De quitter Turelure et les siens.

LOUIS

N'est-ce pas ! Il faut donner tort à Dieu une fois de plus ? Il faut ajouter une injustice de plus au compte de la Pologne !

(Silence).

Il faut interrompre la prescription ? Il

ACTE TROISIÈME

faut donner de l'occupation une fois de plus à ses bourreaux ?

Les bourreaux de la Pologne, tu ne dis rien ?

LUMIR

Ce sont les Français qui emploient de pareils mots.

LOUIS

Pourquoi donc t'en vas-tu là-bas ?

LUMIR

Je vais vers ma patrie terrestre puisqu'il n'y en a point d'autres. Là où je ne sois plus une étrangère.

Avec ceux-là qui sont d'une même race que moi, mes frères, dans une nuit profonde.

Avec ceux-là qui sont dépouillés de ce qui était inutile et de tout excepté de l'amour que l'on peut se donner l'un à l'autre, mon peuple dans les ténèbres !

Cet amour dont tu n'as pas voulu, cette chose essentielle que je n'ai pu donner, mon âme.

Voici que je la leur apporte, comme un prisonnier lié par tous les membres, qui cherche son frère dans la nuit avec la bouche, une

LE PAIN DUR

figure humaine dans la nuit pour lui donner ce pain à manger qu'il tient entre les dents !

Si je vis, je ne puis être à tous.

Mais si je meurs, je suis toute à tous et tous sont un en moi.

LOUIS

Ceux qui t'appellent sont fous.

LUMIR

C'est vrai, je les trouve fous aussi, pauvres frères, mais cela ne fait rien.

LOUIS

Et même si je t'avais épousée, tu pars et me préfères ces gens que tu ne connais pas ?

LUMIR

Oui.

LOUIS

Je fais donc bien de te laisser aller.

LUMIR

Non, frère. Même si ta vie est longue.

Tu ne trouveras plus une pareille occasion de la donner pour celle qui se donnait à toi.

ACTE TROISIÈME

LOUIS

La consigne est de vivre.

LUMIR

La mienne est de mourir.

Bassement, ignoblement, entre deux employés mécontents de s'être levés de si bonne heure.

Une lanterne, une nuit de pluie comme il y en a là-bas avant l'hiver, la pluie qui tombe à torrents, sans aucun espoir.

C'est une jeune fille qu'on va pendre à une barre de fer entre les deux murs d'une prison. Adieu !

LOUIS

Sans aucun espoir.

LUMIR

Oui, adieu sans aucun espoir, dans le ciel et sur la terre !

(Elle sort).

SCÈNE III

(Entre Sichel).

SICHEL

Voici les papiers que je vous rapporte.
Mon père sera ici dans un moment.

LOUIS

Je vous rends grâces.

SICHEL

Louis !

Je suis sûre que vous m'en voulez. Vous pensez que j'ai capté votre héritage.

LOUIS

Gardez-le. Bon débarras. J'ai ce pays en horreur.

SICHEL

Louis, je vous jure que je ne vous ai pas fait tort, autant que vous le croyez.

ACTE TROISIÈME

Ces trois cent mille francs, c'est bien ce que votre père nous doit, exactement.

Y compris ces 20.000 francs que vous avez reçus vous-même.

Mettons 30 ou 40.000 francs en plus ou en moins, la valeur de ce bien de Coufontaine.

C'est votre père qui a voulu mettre un chiffre rond.

Est-ce trop pour ces années d'esclavage ?

Je ne dis que la vérité.

LOUIS

Je ne vous en veux point du tout.

SICHEL

Non, vous ne m'en voulez pas, c'est bien à vous.

Mon avenir est détruit, mon protecteur est mort et je suis déshonorée.

De cela aussi vous ne me voulez pas du tout.

LOUIS

Ce n'est pas moi qui ai tué mon père.

(Silence).

LE PAIN DUR

SICHEL

Ce n'est pas vous qui avez tué votre père.
Non.

Il n'y avait pas besoin d'y mettre la main.
Je suppose que la peur a suffi.

Que regardez-vous dans la cour ? Vous
pourriez me regarder quand je vous parle.

LOUIS

Je guette quelqu'un qui part.

SICHEL

Qui cela ?

LOUIS

La Comtesse Lumîr.

SICHEL

Lumîr part ?

LOUIS

Elle part, je pense et pour ne pas revenir.
(Silence).

SICHEL

Louis, ça me fait de la peine.

ACTE TROISIÈME

LOUIS

Merci bien.

SICHEL

Moi, je serais restée.

LOUIS

C'est sûr.

SICHEL

Louis, ce qui se passe dans la cour est intéressant.

Mais il y a ce papier que j'ai dans la main, qui mérite qu'on me regarde.

LOUIS

Qu'est-ce que c'est ?

(Elle lui donne le papier).

Je vois, la reconnaissance signée par mon père. Je l'ai déjà vue.

(Il fait le geste de la lui rendre).

SICHEL, évitant de la reprendre.

Je vous jure qu'il n'y a pas d'autres exemplaires.

LOUIS

Reprenez-la.

LE PAIN DUR

SICHEL

J'ai eu bien de la peine à l'obtenir de mon père.

LOUIS

Reprenez-la.

(Il l'envoie en l'air d'une chique-naude).

SICHEL, *la rattrapant au vol.*

Tout le monde m'accusera de vous avoir dépouillé.

LOUIS

Dormant et Coufontaine, il y a de quoi vous consoler.

SICHEL

Eh quoi ! m'accusez-vous aussi ?

LOUIS

Je vous enverrai des dattes au premier de l'an.

SICHEL

Je suis une Juive, n'est-ce pas ? Je ne tiens qu'à l'argent ? Eh bien, regardez ce que je fais de celui-ci.

*(Elle déchire le papier. — Silence.
— Tous deux se regardent).*

ACTE TROISIÈME

Voilà. Je vous ai tout rendu.

Votre argent et le nôtre. Telle est notre cupidité.

LOUIS

Sichel, ce que vous venez de faire n'est pas bête du tout.

SICHEL

N'est-ce pas ? Je vole mon père, je le dépouille et me place à votre merci. Quelle astuce de ma part !

LOUIS

Quel dommage que le mien soit mort !

(Bruit de roues dans la cour.

*Louis va à la fenêtre et reste
longuement appuyé à la vitre).*

SICHEL

Ce regret m'étonne.

LOUIS

Oui. Je n'ai plus personne pour faire auprès de votre famille les démarches d'usage.

SICHEL

Quelles démarches ?

LE PAIN DUR

LOUIS

C'est une situation embarrassante pour des jeunes gens bien élevés.

SICHEL

Quelle situation ?

LOUIS

Croyez-vous donc que j'accepte ainsi votre générosité ? Croyez-vous donc que j'accepte ainsi votre argent ? Il est à vous, vous l'avez bien gagné, c'est la volonté de mon père.

Et j'ai quelque responsabilité, je le crains ;
Dans l'événement qui vous prive de votre protecteur.

Oui, j'ai eu des torts envers le défunt. Je dois prendre égard de ses volontés.

Me voici prêt à tout réparer en homme d'honneur.

SICHEL

Où voulez-vous en venir ?

LOUIS

Mademoiselle Habenichts, j'ai l'honneur de vous demander votre main.

ACTE TROISIÈME

SICHEL

Louis, si vous vous moquez... Capitaine, veux-je dire... Monsieur le Comte, Monsieur le Capitaine...

(Elle balbutie).

LOUIS

Vous me ferez payer cette moquerie ? n'est-ce pas ? C'est ce que vous voulez dire ?

SICHEL

Non, je ne vous menace pas.

LOUIS

Et moi, je ne me moque pas.

SICHEL

Louis, si vous m'épousez, quel scandale !

LOUIS

Je n'ai pas peur. C'est cela même qui est drôle.

SICHEL

Votre père...

LOUIS

Je comble ses plus chers désirs. Quel lien entre nous ajouté à celui du sang. L'héritage

LE PAIN DUR

complet ! Il n'y manque quoi que ce soit.
C'est le même homme qui continue.

SICHEL

Tout de bon, vous me demandez de
m'épouser ?

LOUIS

Oui, c'est une idée que j'ai comme ça.

SICHEL

Et si je refusais ?

LOUIS

Vous ne refuserez pas. Il le faut. *Mekh-toub*. C'est préparé d'avance. Nous sommes faits l'un pour l'autre. C'est écrit comme sur du papier timbré.

SICHEL

Croyez-vous que c'est pour en venir là
que j'ai déchiré ce papier ?

LOUIS

Oui, je le crois tout à fait.

SICHEL

Et quand cela serait encore ?

ACTE TROISIÈME

LOUIS

Cela prouve que vous me connaissez.

SICHEL

Cela prouve que je vous aime.

LOUIS

Cela prouve que vous me désirez, moi, mon nom, mon avenir et ma fortune.

SICHEL

Tout ensemble ! Pourquoi haïrais-je rien de ce qui est à vous ? Oui, c'est tout cela ensemble que je veux ! C'est tout cela qui est pour moi et dont je sais l'usage.

Qu'en aurait-elle fait, cette Polonaise absurde ? Ce petit morceau de glace ardente ? Regarde comme elle vient de te lâcher.

Je sais, je suis une Juive, j'ai tout machiné pour te prendre. N'est-ce pas ? Pauvre innocent, j'ai tout préparé de bien loin contre toi.

Et quand cela serait encore ?

Ai-je tant d'amis ? Tant de ressources ? Tant d'armes sur quoi compter ? Ah, je n'ai que moi-même toute seule et je suis Juive.

Et cette pierre écrasante sur nous à re-

LE PAIN DUR

monter, cette malédiction sur nous comme une mâchoire à desserrer !

Voici tant de siècles que nous sommes séparés de l'humanité ! Tant de siècles chez nous que l'on est mis à part comme de l'or dans la bourse d'un avare ! La porte s'ouvre, tant pis pour ceux qui nous ont lâchés ! Tant pis pour toi, mon beau capitaine ! Je t'aime et tu verras que je suis la fille de la Faim et de la Soif ! Tu es beau !

Nous ne sommes pas blasés, nous autres !

La porte s'est ouverte enfin ! Ah, je renie ma race et mon sang ! J'exècre le passé ! Je marche dessus, je danse dessus, je crache dessus !

Ton peuple sera mon peuple et ton dieu sera mon dieu.

Je serai à toi, mon beau capitaine, et tu verras si je ne puis te servir à rien.

LOUIS

Juive, tiens-toi, et ne me lèche pas ainsi les mains passionnément comme ces affreux petits chiens fiévreux et affectueux.

Je t'épouse parce que je ne puis faire autrement et tu ne me fais pas peur.

Tu tires sur moi avec une lettre de change de mon père.

ACTE TROISIÈME

C'est bien, j'honore la signature, il le faut.

J'accepte l'héritage et je n'en repousse aucune part, et c'est moi qui ris le dernier !

SICHEL

Tu m'insultes, c'est bon !

LOUIS

Il faut que tout soit clair entre nous.

SICHEL

Insulte, foule-moi sous tes pieds, je n'attends pas de toi autre chose.

Il y a longtemps qu'Israël est humilié comme une chose qu'on abhorre et dont on ne peut se passer !

Tu m'insultes ! Mais il y a longtemps qu'Israël boit l'humiliation comme de l'eau !

Ai-je dit comme de l'eau ? Non, pas comme de l'eau, comme du vin fort et qui coûte cher, qui chauffe et qui vous monte à la tête !

Tu m'insultes ! mais tout de même je suis ta femme et j'aurai de toi un enfant qui sera de mon sang et de ma race.

LOUIS

Regarde-moi dans les yeux.

LE PAIN DUR

SICHEL

Voilà, je te regarde.

LOUIS

Tu ne me regardes pas, tu souris.

SICHEL

Maintenant je te regarde.

LOUIS

Tu ne me regardes pas, tu rougis, et tes yeux sont déjà ailleurs ! Ah, c'est moi tout de même qui suis le maître !

SICHEL

Crois-tu que je n'aie pas vu ce qu'il y a dans les tiens ?

Il est arrivé quelque chose depuis l'autre jour et tes yeux ne sont plus les mêmes.

LOUIS

Il n'est rien arrivé.

SICHEL, *bas et passant la langue sur ses lèvres.*

N'est-ce pas ? tu as tué ton père ?

ACTE TROISIÈME

LOUIS

Je n'ai pas tué mon père.

SICHEL

Je ne te demande rien. Je n'ai besoin de rien savoir. Mais ces yeux ne sont point ceux d'un homme qui a l'esprit en paix.

LOUIS

Il n'y a besoin ni d'esprit ni de paix.

SICHEL

Ah, si tu ne souffres pas la paix, tu n'en trouveras pas mieux que moi pour t'en guérir !

Non, il n'y a pas besoin de paix ! Ce serait trop commode pour ces cadavres qui nous entourent et qui ne nous empêcheront pas éternellement de vivre !

Si tu n'as pas su supporter ton père, nous ne supporterons pas davantage tous ces simulacres.

Si tu connais ton Afrique, je connais la société, comme la carte qu'on étudie d'un pays qui sera à nous, avec ses chemins et ses rivières, toutes les cotes chiffrées !

LE PAIN DUR

C'est nous qui sommes faits pour nous imposer et pour faire aux autres la loi.

Il y a quelque chose de rompu entre les hommes et nous, tant pis pour eux, c'est à nous d'en profiter.

LOUIS

Il me reste Sichel Habenichts.

SICHEL

Il te reste Sichel Habenichts et il me reste ce parricide.

Va, ton secret n'est pas si profond que je ne sois dedans et que tu m'y trouves avec toi.

Il y a le sang d'un père sur toi, et sur moi, il y a le sang, — le sang d'un autre.

Il y a assez de malheur et de péché en nous pour suffire à faire de l'amour ! Ah, je t'apprendrai à me connaître et tu ne me haïras pas !

Mon beau capitaine ! Ah, que tu es sain encore à côté de moi ! que tu es grand ! que tu es fort et que je t'aime !

Attends que je t'apprenne Paris !

LOUIS

Je ne vais pas à Paris.

ACTE TROISIÈME

SICHEL

Tu ne penses pas rester en ce trou ?

LOUIS

Si fait.

SICHEL

Que feras-tu de moi ici ?

LOUIS

Ce que je pourrai, et il faudra marcher droit.

SICHEL

Eh bien, nous nous présenterons aux élections.

LOUIS

J'ai besoin de voir ton père.

SICHEL

Je t'ai dit qu'il venait.

LOUIS

Que dira-t-il de cette manière dont tu as servi ses intérêts ?

LE PAIN DUR

SICHEL

Nous savons mettre nos parents à la raison.

LOUIS

J'ai vu cette affaire de l'achat de Dormant dans les papiers de mon père. Ce n'est encore qu'un projet ?

SICHEL

Oui, quoiqu'il ait reçu une avance de 20.000 francs.

Cette somme que tu as trouvée sur lui.

LOUIS

Le prix me semble bien bas.

SICHEL

Il ne s'agit que d'une bicoque et de quelques terres maigres.

LOUIS

Fameusement bien placées.

SICHEL

Ecoute. Vends-lui Dormant. Il y tient.

ACTE TROISIÈME

LOUIS

Il faut qu'il y mette le prix.

SICHEL

Je vais t'expliquer. C'est un bon tour de ton père. Ah, il avait des idées.

LOUIS

Il n'aura pas Dormant à moins de cent mille francs. C'est le bien de mes ancêtres.

SICHEL

Il les paiera. Mais je vais t'expliquer.

Ce n'est pas à Dormant que sera l'embranchement de Rheims avec les ateliers et les dépôts de locomotives. C'est à Châlons.

Ton père venait d'arracher cela au Ministre des Travaux Publics. C'est un grand secret encore.

LOUIS

Je vois.

SICHEL

Et il avait acheté lui-même quelques terrains là-bas avec l'aide de mon oncle d'Epernay, le marchand de vins de Champagne, frère de mon père. C'est moi qui ai les papiers.

LE PAIN DUR

LOUIS

Habenichts ? Il n'y a pas de Habenichts à Epernay.

SICHEL

Il ne s'appelle pas Habenichts. Il s'appelle Dumesloir. Roger Dumesloir. C'est un beau nom.

SCÈNE IV

(Entre Ali Habenichts).

Monsieur le Comte, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

SICHEL

Ah, père, que je suis heureuse !

(Elle l'embrasse).

ALI HABENICHTS

Que s'est-il passé ?

LOUIS

C'est de mon père que vous portez le deuil ?

ALI

J'ai cru honnête de mettre ce que j'avais de plus noir.

LE PAIN DUR

LOUIS

Ne regrettez rien.

SICHEL

Père !

(Elle l'embrasse).

ALI

Mon enfant.

LOUIS

Mademoiselle et moi, toutes choses examinées,

Avons arrangé les termes entre nous d'une liquidation, ou dirai-je d'une consolidation ?

En d'autres termes, elle me fait abandon de votre créance et je l'épouse.

ALI

Qu'entends-je ?

SICHEL

Mon père !

(Elle l'embrasse).

LOUIS

Monsieur Habenichts, j'ai l'honneur de vous demander la main de votre fille, s'il vous plaît.

ACTE TROISIÈME

ALI

Monsieur le Comte, vous pensez sans doute que vous me faites un grand honneur ?

LOUIS

Le plaisir est pour moi.

ALI

Mon père était un rabbin célèbre. *Also !* S'il avait su que sa petite-fille épouserait un gentil et que ce sang se mélange au nôtre.

Croyez-vous qu'il aurait pris cela pour un honneur ? Qu'en dis-tu, Sichel ?

SICHEL

Mon père, nos liens sont rompus.

ALI

Il est vrai, toutes les bornes sont ôtées !

SICHEL

Le monde commence.

LOUIS

Jetons-nous dans les bras les uns des autres.

LE PAIN DUR

ALI

Vous êtes mon fils. Votre père était mon ami.

L'alliance que j'avais avec votre famille, la voici resserrée par un lien plus doux. Nous ne faisons plus qu'un.

LOUIS

Bien dit, Monsieur mon père. Ah, que je suis pressé de donner le jour à un beau petit Habenichts !

Le sang des Coûfontaine qui s'est déjà appuyé un Turelure ; voilà tout Israël qui débouche dedans. Le nom couvre tout.

SICHEL

Va, je n'en serai pas indigne. Tu verras, je suis intelligente. On peut tout faire de moi.

Et je prendrai la religion que tu voudras.

LOUIS

Catholique.

Tout le monde dit que je suis catholique.

SICHEL

Précisément, c'est la religion que je préfère, elle est si pittoresque !

ACTE TROISIÈME

ALI

Ecoutez-la ! Elle dit « religion » et « catholique » comme on dit une salle à manger Renaissance.

Ça lui est bien égal ! *Ganz wurst* ! C'est tout saucisse pour elle !

LOUIS

Nous sommes d'accord ?

ALI

Je ratifie tout ce que ma fille a consenti ce matin. C'est cher ! Tant pis ! Ce sera sa dot.

SICHEL

Père !

ALI

Oui, je sais ce que tu veux me dire, mon enfant.

SICHEL

J'ai parlé à Louis.

ALI

Allons ! Après tout ce que j'ai fait pour vous, je suis sûr que vous ne voudrez pas

LE PAIN DUR

me contrarier. Ce n'est pas que je tienne tellement à Dormant, mais j'ai des options sur d'autres terrains à côté, cela me ferait perdre la face.

Et votre père m'avait donné sa parole. Il n'y a plus que la signature qui manque. Vous ne voudrez pas lui faire cette injure.

LOUIS

Je n'ai pas consenti encore.

ALI

En cas de revente avec une majoration au-dessus de 40 pour cent, vos droits à une ristourne sont prévus.

LOUIS

Dormant est le berceau de ma famille.

ALI

Si l'on forme une société, vous avez vingt parts de fondateur.

SICHEL

Tu le sais bien, je t'ai fait tout lire. Fais cela pour mon père. Signe, mon chéri, pour me faire plaisir !

ACTE TROISIÈME

LOUIS

Allons, je consens, où est le papier ?

ALI

Le voici !

(Il fouille fébrilement dans sa serviette).

LOUIS

Prenez votre temps.

Quel âge avez-vous, père Ali ?

ALI

Soixante-dix ans, Monsieur le Comte.

LOUIS

Et toujours autant de gaieté et d'alacrité aux affaires ?

ALI

Toujours, Monsieur le Comte, toujours !
Ah, je voudrais ne jamais mourir.

Que diable ai-je fait de ce papier ?

(Il tire différents objets de sa serviette).

Ça, c'est des minerais qu'on m'envoie de la Sarre, ça, c'est le plan des nouvelles for-

LE PAIN DUR

tifications de Paris — ça, c'est mon contrat avec Blum — ça...

(Il tire de la serviette une bouteille enveloppée dans un journal qu'il essaie de dissimuler).

LOUIS

Qu'est-ce que c'est ?

ALI

Excusez, Monsieur le Comte, c'est pour le médecin.

LOUIS

Vous souffrez des rognons ?

ALI

Un peu d'albuminurie. Les médecins sont toujours à me taquiner de ce côté. Il y en a qui ne me donnent qu'un an à vivre. Farceurs ! — Voilà le papier !

LOUIS *lit le papier et signe, puis, lui frappant sur l'épaule.*

Vous pouvez dire que vous avez fait une bonne affaire. Ah, vous avez de la chance de m'avoir eu pour gendre.

(Tous trois se donnent la main).

ACTE TROISIÈME

Et maintenant, j'ai encore quelque chose à vous demander.

ALI

Tout ce que vous voudrez.

LOUIS, *montrant le crucifix.*

Vous êtes amateur de curiosités, débarrassez-moi de cette horreur.

ALI

Mais cela n'a aucune valeur ! la pluie et le temps en ont fait une chose informe.

SICHEL

Mon père, il est du Quinzième.

ALI

Il est rompu en morceaux. On dit que c'est Madame votre mère qui l'a retrouvé et collectionné.

LOUIS

Oui, elle était amateur de ce genre de choses.

ALI

Je n'en veux pas.

LE PAIN DUR

LOUIS :

C'est du bronze massif comme une cloche.

(Il frappe dessus du doigt).

(Ali frappe aussi modestement).

Allez-y donc, ne vous gênez pas !

Avez-vous quelque chose de dur ?

(Ali sort une clef de sa poche).

C'est une clef que j'ai trouvée dans les décombres à Dormant.

(Louis prenant la clef en décharge un grand coup sur la tête du Christ).

Ecoutez un peu comme cela sonne !

ALI

Oui, les fondeurs n'étaient pas rares à cette époque.

LOUIS :

Qu'est-ce que vous m'en donnez ?

ALI

Trois francs le kilo. C'est le prix courant. Vous n'en trouverez pas plus autre part.

LOUIS

Mais c'est du bronze ancien ! Regardez !

(Il raye le bras du Crucifix avec la clef).

ACTE TROISIÈME

Ils ne savaient pas raffiner les métaux.
Dans ces vieux bronzes, on trouve de tout,
même de l'or et de l'argent.

ALI

Je vous en donne trois francs.

LOUIS

Donnez-m'en cinq.

ALI

Allons je vous en donne quatre, mais
c'est trop cher.

Ce n'est plus du commerce, c'est de la
fantaisie. Quatre francs ! Oui, c'est une
mauvaise action que vous me faites faire.

LOUIS

Eh bien, j'accepte quatre francs, et si
vous me débarrassez de cette horreur,

J'estime que je serai encore celui qui
gagne et non pas celui qui perd.

FIN

Hambourg, octobre 1913.
Bordeaux, octobre 1914.

TABLE

ACTE PREMIER	13
ACTE DEUXIÈME.....	85
ACTE TROISIÈME.....	143

IMPRIMERIE DE LAGNY
EMMANUEL GREVIN ET FILS
- - - - 4-1950 - - - -

Dépôt légal : 3^e trimestre 1948.
N° d'Éd. 2067. — N° d'Imp. 2388.
Imprimé en France.



ŒUVRES DE PAUL CLAUDEL

THÉÂTRE

L'Annonce faite à Marie

L'Otage	Le Pain dur
Le Père humilié	Le Soulier de Satin
La Jeune Fille Violaine	
Le Livre de Christophe Colomb, <i>suivi de</i> L'Homme et son Désir	La Sagesse ou
Jeanne d'Arc au Bûcher	La Parole du Festin
Deux Farces lyriques	Les Choéphores d'Eschyle
L'Histoire de Tobie et de Sara	Les Euménides d'Eschyle
L'Ours et la Lune	
Le Soulier de Satin, <i>édition abrégée pour la scène</i>	
L'Annonce faite à Marie, <i>édition définitive pour la scène</i>	
Partage de Midi, <i>nouvelle version pour la scène</i>	

POÉSIE

Corona Benignitatis Anni Dei

Cinq grandes Odes	Feuilles de Saints
La Messe là-bas	La Cantate à trois Voix
La Légende de Prakriti	Cent Phrases pour Éventails
Poèmes et Paroles durant la Guerre de Trente Ans	
Dodoitzu, <i>illustré de 32 compositions à l'aquarelle par Rihakou Harada</i>	
Saint François, <i>illustré de 12 lithographies par Josè-Maria Sert</i>	

ESSAIS, LITTÉRATURE

Positions et Propositions, I et II

L'Oiseau Noir	Seigneur,
dans le Soleil Levant	apprenez-nous à prier
Introduction à la Peinture	hollandaise
Conversations dans le Loir-et-Cher	Un Poète regarde la Croix
Figures et Paraboles	L'Épée et le Miroir
Les Aventures de Sophie	L'Œil écoute
Discours et Remerciements	Contacts et Circonstances

Accompagnements

MORCEAUX CHOISIS

Morceaux choisis

Pages de Prose	La Perle noire
<i>recueillies et présentées par</i>	<i>textes recueillis et présentés par</i>
André Blanchet	

COLLECTION CATHOLIQUE

Écoute, ma fille | Toi, qui es-tu ?

Ainsi donc encore une fois

ÉDITIONS RELIÉES

d'après les maquettes de Paul Bonet

L'Annonce faite à Marie	Le Père humilié
Le Soulier de Satin	Morceaux choisis
L'Otage	Poèmes et Paroles
Positions et Propositions, I	durant la Guerre de Trente Ans
L'Histoire de Tobie et de Sara	L'Œil écoute

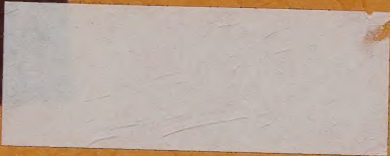
Cinq grandes Odes

Contacts et Circonstances

Partage de Midi, *nouvelle version pour la scène*

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Théâtre, 2 volumes



✓ Hofstra University Library
Hempstead, New York

